

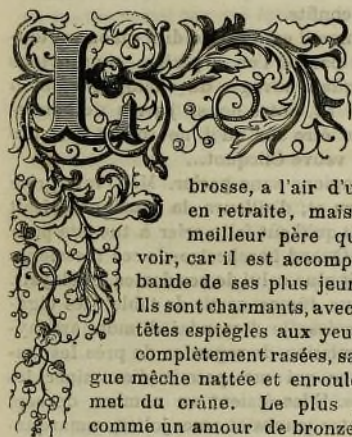
JOURNAL

DES

DEMOISELLES

VOYAGE AU CAMBODGE

(SUITE ET FIN)



LE souverain de Battambang, avec ses moustaches coupées en brosse, a l'air d'un capitaine en retraite, mais surtout du meilleur père qu'on puisse voir, car il est accompagné d'une bande de ses plus jeunes enfants. Ils sont charmants, avec leurs jolies têtes espiègles aux yeux brillants, complètement rasées, sauf une longue mèche nattée et enroulée au sommet du crâne. Le plus jeune, nu comme un amour de bronze, est porté à cheval sur la hanche de sa nourrice.

L'aîné, qui peut avoir neuf ans, remplit l'office de page et tient dans ses petites mains les attributs de la souveraineté : la boîte à bétel, la boîte à cigarettes, le crachoir, tout cela en or rouge du pays.

L'assistance est à genoux, sauf votre serviteur et les jeunes princes. Je fais une inclination profonde, je tourne un compliment auquel mon interprète conserve, j'espère, toute sa grâce, et j'offre mes présents qui consistent en objets de parfumerie pour les dames du harem, coupes de cristal pour le dessert de Sa Majesté, et caisses de champagne pour sa table.

Après des remerciements convenables, mais restreints, car selon l'usage du pays, mes présents ne sont qu'une chose due, le Vice-Roi m'informe qu'il éprouverait un plaisir extrême à faire une promenade dans ma chaloupe à va-

peur. O désir barbare ! Il est deux heures de l'après-midi, et je parierais que le thermomètre marque quarante degrés à l'ombre !

Après avoir descendu le fleuve, nous le remontons et, traversant toute la ville, nous allons déposer le Vice-Roi en face de son palais.

Sa Majesté me quitte en m'invitant à dîner pour le soir, et en m'offrant obligeamment de prendre mon gîte chez Elle, ou plutôt dans la « maison des étrangers, » pavillon situé au bord du fleuve, hors de l'enceinte de la résidence du Souverain.

Ce pavillon, dont je prends possession sans plus attendre, n'est pas, il faut l'avouer, dans un état d'entretien irréprochable. Les portes ne ferment guère ; mais comme les fenêtres ne ferment pas du tout, ce détail perd de son importance. Comme ameublement, trois ou quatre lits pourvus d'un matelas en fibre de cocotier, épais d'un travers de main, d'une de vos mains, mesdames. Et c'est tout.

Heureusement, j'ai apporté des draps. Après une chasse consciencieuse aux scorpions et aux serpents, mon valet de chambre chinois prépare mon installation et mon cuisinier me fait à dîner.

— Mais, vont dire mes lectrices, vous êtes invité chez le Vice-Roi ?

— Eh ! oui. C'est précisément pour cela que je vais prendre un à compte, car, de vous à moi, je me méfie de la cuisine indigène.

Mon *en-cas* terminé, je m'accoude à la balustrade de la terrasse qui domine le fleuve et je cherche, à force de fumée, à faire fuir les moustiques. Le soleil se couche. En face de moi, de l'autre côté de l'eau, j'ai les murs blancs et les toits rehaussés d'or d'une grande pagode, autour

de laquelle je vois les bonzes aller et venir gravement dans leurs robes jaunes, coupées sur le modèle des toges Romaines du temps de César.

Derrière l'édifice sacré, la plaine s'étend, terminée par une ligne de collines insignifiantes. A ma gauche, la ville s'allonge sur les deux rives. Tout près de moi, dans une pauvre case de bambous, une famille d'artisans attend le moment de se partager le chaudron de riz qui achève de cuire sur un feu clair, brûlant au milieu de l'unique pièce. A mes pieds, quelques habitants accomplissent leurs ablutions du soir, dans une eau trop boueuse pour que j'aie le désir de les imiter.

Enfin, au-dessus de ma tête, des centaines de ces chauves-souris gigantesques qu'on nomme *vampires*, fendent l'air du mouvement de leurs ailes semblable à celui d'un éventail qu'on ouvre et qu'on referme. Ces monstrueux chiroptères ont un mètre et demi d'envergure; leur corps est de la grosseur d'un chat de belle taille. Comme des sorcières allant au Sabbat, ils s'éloignent tous dans la même direction, appelés, on pourrait le croire, par quelque puissance des Ténèbres, aux ébats diaboliques d'une fête infernale.

Mais, comme pour me faire souvenir qu'il s'agit pour moi, d'une soirée moins cabalistique, voilà que, dans l'enceinte du palais, la musique commence. Presqu'au même instant, mon ami le Ministre me rejoint sur la terrasse et me fait signe que Sa Majesté m'attend pour se mettre à table. Nous partons, précédés par un porteur de lanterne, car la nuit est venue subitement, ainsi qu'il arrive près de l'équateur. Nous suivons une ruelle étroite; nous franchissons une enceinte fortifiée; nous traversons une sorte de préau gazonné, planté de grands arbres, et nous sommes en présence de Sa Majesté qui est entourée de sept ou huit mandarins de sa cour. Le Vice-Roi et trois ou quatre de ses Seigneurs ont endossé l'habit noir par dessus le pagne national, ce qui produit un effet assez curieux.

La pièce où je suis reçu, qui sert à la fois de salon et de salle à manger, n'est séparée que par des piliers en bois, grossièrement taillés et grossièrement peints, de deux salles qui la flanquent à droite et à gauche. On dirait la nef et les bas côtés d'une église. Dans ces dépendances, des orchestres sont installés, l'un composé de femmes, l'autre exclusivement masculin. Pendant tout le repas et toute la soirée, sans la moindre interruption, ils alterneront leurs morceaux qui n'en forment guère qu'un, tant ils se ressemblent.

Sur les murs blanchis à la chaux de la pièce principale, fort bien éclairée par des lampes à pétrole, je remarque, pour toute décoration, quatre pendules, dont trois sous globe, en affreux zinc doré et la quatrième en forme de cartel d'antichambre. Il faut y ajouter trois gravures représentant le pape Pie IX entre l'empe-

reur Guillaume et le maréchal Mac-Mahon. La galerie de mon hôte retarde presque autant que ses pendules... qui sont arrêtées.

Ah! comme j'ai bien fait de diner d'avance! Ce repàs, Européen comme service et comme ustensiles, est horriblement Siamois comme cuisine. Pendant une heure on me passe des souprières contenant des viandes coupées en petits morceaux, d'une identité mystérieuse. J'ai dû manger du chien, des ailerons de chauve-souris, de la trompe d'éléphant, des vers de palmier. Mais je me suis bien gardé de demander le nom de ce que je mangeais, ou plutôt de ce que je faisais semblant de manger.

J'avais bien assez à faire de lutter contre un malaise épouvantable, causé par l'affreux *luoc-mam*, sauce au poisson pourri, base fondamentale de l'assaisonnement de ces choses mystérieuses. En guise de pain, des boulettes de riz... Hélas! quelles mains avaient servi de moule à ces boulettes?

Heureusement le dessert me remit un peu. Il était excellent et se composait de pâtisseries fortement parfumées à la cannelle et au benjoin, et de fruits confits.

Mais, comme il est vrai de dire qu'on est toujours puni par où l'on a péché! nous avions comme unique breuvage, du champagne, mon champagne! Et, entre nous, j'avais de bonnes raisons pour être sûr qu'il ne sortait pas des caves de la veuve Clicquot...

Nous mangions sans parler. Mon interprète avait disparu et, d'ailleurs, la musique faisait tant de bruit qu'il eût fallu crier à tue-tête pour s'entendre. Quand l'orchestre de ces messieurs n'en pouvait plus, celui de ces dames le relayait. Lorsque nous fûmes sortis de table, les cigarettes allumées, je demandai à mon amphitryon la permission de regarder de près les instruments, ce qui me permit d'examiner les musiciennes. Elles étaient au nombre de sept ou huit, toutes jeunes et assez jolies, remarquables par leur sérieux et leur *comme il faut*. Accroupies par terre, en cercle, vêtues du costume que j'ai décrit en parlant de ma visite au roi du Cambodge, laissant voir des bras irréprochables et des pieds d'une petitesse rare, elles formaient un tableau qui n'avait rien que de fort attrayant.

Les instruments Siamois se composent de la flûte, de la clarinette, d'harmonicas ou xylophones de grande dimension et d'un instrument du même genre formé de timbres de cuivre. Leur gamme est la nôtre, sauf que le *fa* et le *si* ne sont pas employés. Les artistes jouent par cœur, toujours à deux temps, d'un mouvement rapide, sans nuances. Ils arrivent à une virtuosité prodigieuse. Certaines de ces femmes exécutaient sur l'harmonica, avec leurs deux bâtons, des traits d'une rapidité que nos meilleurs pianistes n'eussent point dépassée. J'ai entendu un solo

de clarinette qui eût été goûté au Conservatoire. J'aime moins la partie vocale. Le timbre nasal des voix, l'absence de conclusion et de cadence, l'indécision de la mélodie produisent un effet peu acceptable pour nos oreilles.

J'ai remarqué l'effet bizarre d'un tambourin de deux pieds de long, de sept ou huit pouces de diamètre, qui rend deux sons absolument différents, selon que la main gauche comprime l'une des extrémités ou la laisse libre. Il y a là des variations de timbre saisissantes, dont j'essaierais de tirer parti si j'étais compositeur.

Grâce au champagne (?), à la chaleur, à la musique, au tabac frénétiquement aromatisé, il me semblait qu'un essaim d'abeilles était venu se loger dans ma tête quand je regagnai mon pavillon, toujours accompagné par mon ami Pra-Phinit qui était, quant à lui, abominablement gris. Sans même appeler mon Chinois qui devait dormir sur sa natte dans quelque coin, je m'étendis sous ma moustiquaire, le revolver sous mon oreiller, car, je l'ai dit, comme moyens de clôture, mon domicile pouvait se comparer à l'arche d'un pont. Et cependant, à mon réveil, il ne me manquait pas une épingle. Mon Dieu ! que ce peuple est encore jeune !

A sept heures du matin je me promenais sur la rive du fleuve, encore relativement fraîche. Partout les boutiques étaient ouvertes; chez les marchands de riz, les pilons fonctionnaient avec un bruit sourd; les ménagères ou les servantes faisaient leurs emplettes.

Des chariots attelés de buffles portaient pour les champs et, parfois, il fallait me détourner pour faire place à quelque éléphant ramené du bain par son cornac, ou quittant la ville, chargé d'une famille complète, sans doute des gens invités à déjeuner dans la banlieue.

Mais ce qui m'intéressait le plus et ce qui donnait à la scène une couleur absolument exotique, c'était la vue des processions de bonzes qui, sur chaque rive, allaient de maison en maison recueillir les aumônes. Par groupes de sept ou huit, les serviteurs de Boudha marchaient en file, drapés dans leurs tuniques jaunes. Un enfant de dix ans ouvrait la marche, suivi d'un plus âgé; le dernier était un vieillard. Chacun portait une sorte de plateau de cuivre recouvert d'un cône en carton rouge. Sur le seuil de chaque case, le chef de famille entouré des siens attendait, ayant aux mains un chaudron plein de riz fumant. Sans mot dire, chaque religieux s'arrêtait, découvrait son plateau, recevait une écuelle et continuait sa route vers la demeure voisine. Puis, quand le dernier bonze avait eu sa part, le *pater familias* achevait de vider son chaudron sur une planchette d'un pied de diamètre, installée au bout d'un pieu. Alors les corbeaux sacrés qui, sur les branches voisines, attendaient leur tour, venaient, d'un coup d'aile, consommer leur pitance, tandis que les chiens

groupés au pied de la table rustique, recueillaient avidement les grains de riz tombés sur le sol. Ah ! quel tableau j'aurais fait là, si j'avais su peindre !

Mais je vois que je m'étends trop pour l'espace qui m'est donné. Je passe mon pèlerinage à la Grande Pagode devant laquelle, dans leur mare d'eau boueuse, d'énormes tortues sacrées grouillaient à l'ombre des grands arbres. Je ne puis davantage raconter ma visite à l'Hôtel des Monnaies, hangar en bambou où tout se fait avec des procédés primitifs, comparables à l'industrie des étameurs ambulants qui parcourent nos campagnes avec leur creuset, leur soufflet et leur enclume portés sur un âne. Enfin, j'ai laissé de côté mon excursion au temple de Banone, car je réserve à mes lectrices assez de descriptions architecturales à propos de la ville et de la pagode d'Ang-Kor. Pour gagner Banore, je voulais me donner le plaisir, inconnu pour moi; d'être transporté à dos d'éléphant. Il y a des choses qu'il faut avoir faites. Mais il en est qu'on ne refait pas deux fois, à moins d'y être forcé. Je déclare que le voyage par éléphant est de ce nombre. Le « coup de casserole » d'un bateau secoué à la fois par le roulis et le tangage peut seul donner une idée de la souffrance du malheureux huché dans cette espèce de coffre où l'on ne peut ni se coucher ni s'asseoir.

Le matin de mon départ de Battambang, le Vice-Roi m'envoya par Pra-Phinit ses compliments et.... une douzaine de poulets assez maigres. Je m'éloignai avec ce sentiment de tristesse qui serre un instant le cœur, quand on quitte un lieu qu'on ne reverra jamais. D'ailleurs, si je revoyais Battambang, je gage que je le trouverais déjà bien changé. Lors de mon passage, on posait les poteaux du télégraphe qui relie, actuellement, cette capitale à Saigon. Une ligne de bateaux la dessert régulièrement aujourd'hui. Qui sait si, dans un an ou deux, on n'y trouvera pas un hôtel Allemand et une banque Anglaise? Quant à des établissements Français, sauf l'agence des courageuses Messageries Fluviales, il n'y faut guère compter.

V

Retour au Grand-lac. — Une mauvaise nuit. — Départ pour Ang-Kor. — Incidents de route. — Station à Siem-Réap. — La forêt. — Arrivée à Ang-Kor-Wat.

En une demi-journée, ma chaloupe à vapeur me ramène, sans incidents nouveaux, à Bac-Préa où le paquebot m'attend... sans m'attendre. Il faut allumer les feux, et il est cinq heures du soir quand nous nous remettons en route pour descendre le Sam-Ké jusqu'au Grand-Lac où nous mouillons à huit heures. Nous mouillons, mais surtout nous sommes mouillés. Un orage

de première classe s'abat sur nous avec un coup de vent tel que nous ne sommes pas sans inquiétude sur nos deux ancres. Allons-nous être jetés à la côte, que nous ne voyons plus, bien que nous en soyons à deux kilomètres ? Dieu merci ! les chaînes tiennent bon. Quant à la chaloupe, elle va, comme elle peut, se réfugier dans la rivière de Siem-Réap que nous devons remonter le lendemain. Pour nous, la tempête nous ballotte comme un bouchon sur le lac furieux. Impossible de rester au lit. Je me sens horriblement mal à l'aise et il s'en faut d'un cheveu que le Tonlé-Sap ne soit témoin de mon déshonneur. C'était bien la peine de parcourir la moitié des mers du globe sans savoir ce que c'est qu'une nausée !

A minuit le calme se rétablit. Je dors—assez mal—jusqu'au jour. C'est le moment de partir pour Siem-Réap et Ang-Kor. Mais pas de chaloupe ! A-t-elle coulé bas pendant la tempête ? Avec ce qui lui reste de vapeur, le paquebot siffle à se faire entendre de trois lieues. Enfin, voici la chaloupe. Encore une fois, on transborde mes effets de campement, puis nous voilà en route pour Kong-Siem d'abord, et Siem-Réap ensuite. Mais, à peine avons-nous marché une heure que l'eau nous manque. La rivière est devenue ruisseau. Impossible d'aller plus loin.

Heureusement des pirogues passent, montées par des espèces de sauvages à peu près nus, mais à l'air le plus honnête du monde. Nous réquisitionnons trois de ces barques, une pour moi, une pour mon valet de chambre et mes bagages, une pour mon cuisinier et mes ustensiles. Je quitte la chaloupe qui a l'ordre de m'attendre là jusqu'à..... jusqu'à ce que je revienne.

Nous remontons le courant très rapide, à la perche, fort lentement. Quel pays pour la chasse au marais ! J'abats deux ou trois canards, en regardant du coin de l'œil, l'effet produit par mon fusil sur mes canotiers couleur chocolat. Ils ont l'air plus amusés qu'effrayés, et j'en conclus qu'ils ont la conscience tranquille.

A midi, nous sommes à Kong-Siem, résidence d'un mandarin qui nous donnera les moyens d'aller plus loin. Encore un transbordement ! Mon cuisinier profite de l'arrêt pour me faire une omelette à laquelle le beurre de conserve ôte une partie de son charme. Et puis, être privé de pain, quel supplice ! Le mandarin arrive, accompagné de sa femme qui n'est ni jeune, ni belle. J'offre au mari un verre de vin blanc qu'il semble trouver bon, car il m'en demande un second « pour madame ». Mais à peine la vieille y a-t-elle trempé ses lèvres qu'il se hâte de l'achever, craignant sans doute pour la tête de sa moitié.

Au bout de deux heures la pirogue de gala du mandarin est prête à partir. C'est une grande

embarcation faite d'un seul tronc d'arbre, longue d'une dizaine de mètres, et portant à l'arrière ce qu'on nommait dans l'ancienne marine, un *château de poupe*, sorte de cabane à lapins où je m'allonge sur la paille, pour me soustraire aux rayons brûlants du soleil. Nous continuons à remonter la rivière dont les bords deviennent de plus en plus pittoresques. Enfin, sur les quatre heures, on me fait aborder à un village derrière lequel j'aperçois un grand carré de murs en brique assez élevés. Nous sommes à Siem-Réap et cette clôture est celle du palais du Vice-Roi.

J'envoie mon présent qui consiste en un palanquin doré, laqué, sculpté à la mode du pays. En même temps, je fais demander des moyens de transport pour me rendre à Ang-Kor où je compte coucher. Pourvu, mon Dieu ! que Sa Majesté ne m'envoie pas des éléphants !

Enfin ! voici quatre ou cinq charrettes à deux roues, trainées par de petites vaches ou par des buffles, qui viennent se ranger devant mon hangar. On y charge mes bagages, ma personne et ma suite, et nous voilà partis dans la direction d'Ang-Kor. Mes petites vaches trottent plus vite que certains chevaux de fiacre de ma connaissance. Parfois, même, vu l'état des chemins, je demanderais à aller plus lentement. On ne se met au pas que pour traverser des fossés de quatre pieds de large, à demi-pleins d'eau. Mon conducteur vêtu d'une serviette pliée autour des reins, expose tranquillement au soleil son dos pareil au cuir d'une valise et sa tête crépue, veuve de toute coiffure. Il a l'air de savoir son chemin. Quant à moi, je serais fort embarrassé de le lui apprendre.

Au bout d'une heure, nous quittons la plaine et nous entrons dans la forêt. Ah ! quelle forêt ! il faudrait un Chateaubriand pour la décrire. Les futaies de Fontainebleau et de Compiègne, les sapins séculaires du Jura ne sont que des charmilles comparés à ces troncs immenses, gros comme des tours et s'élevant d'une seule venue, à cinquante mètres au-dessus du sol. Sous leurs maîtresses branches, Notre-Dame de Paris s'abriterait comme une loge de charbonniers sous un de nos chênes. Jamais, jusqu'ici, dans l'ordre des végétaux, la Nature ne m'a causé une impression aussi forte. Au près de ces géants qui comptent peut-être un millier d'années, j'ai le sentiment de mon exiguïté presque ridicule, de l'éphémère de ma vie, du défaut d'importance de mon être.

Quand Saint-Louis guerroyait en Palestine, ces arbres portaient déjà jusqu'aux cieux leurs cimes toujours vertes et chargées de fleurs.

Quand les enfants aujourd'hui à la mammelle seront réduits en une poussière impalpable, ces vainqueurs se tiendront encore là, dédaigneux des hommes, des tempêtes et des siècles.

Inoubliable promenade ! j'aurais voulu qu'elle durât de longues heures. Mais mon conducteur ne semblait point partager ce désir et, de son court aiguillon, il pressait sans relâche le trot de ses vaches car, après le soleil couché, les forêts de l'Asie peuvent ménager de fâcheuses surprises. Sous cette voûte plus élevée que celle d'aucune cathédrale, le jour n'était déjà plus qu'une demi-clarté laissant voir le *sous bois* tout vert de rotins épineux, de palmiers nains, de bananiers et de ces mille feuillages verts qui garnissent, à grands frais, nos escalier, les soirs de bal. De ce fouillis, que l'étroit sentier coupait de ses lacets capricieux, les troncs immenses jaillissaient droits et superbes, décorés jusqu'à perte de vue par la végétation parasite des orchidées qui mettaient, sur les troncs sombres, les taches éclatantes de leur floraison aux nuances brutales. Et, dans les combles de ce palais vivant, on devinait un grouillement d'oiseaux, de singes et de ces grands écureuils noirs, à ventre orange, qui ressemblent, à l'agilité près, à des ours de petite taille. Souvent nous trouvions la route barrée par un tronc couché en travers, haut comme un remblai de voie ferrée. Il fallait alors décrire un demi-cercle dans le fourré, au risque de déranger quelque serpent de sa digestion somnolente. Parfois le chemin avait été coupé dans le roc, si juste que le moyeu de bois frôlait de chaque côté la pierre, usée en profondes rainures par les véhicules pareils au mien — de vieux bas-reliefs le montrent — qui passaient déjà par là avant que le Christ fût venu sur la terre.

Soudain, sans que rien m'y eût préparé, au moment où la nuit rendait les objets peu distincts, mon équipage s'arrêta au pied d'un lion de granit de vingt pieds de haut, qui, majestueusement assis, comme en arrêt, paraissait le gardien du mystère de ces solitudes. A quelque distance, une autre sentinelle du même genre se devinait dans l'ombre. Entre les deux statues règne un escalier monumental donnant accès à une chaussée recouverte de dalles. C'est l'avenue de la Pagode.

A cent mètres de là, sous la futaie, un hangar soutenu sur des pieux, une « sala » en langue du pays, offre au voyageur l'abri de son toit de chaume. C'est là que je vais loger durant mon excursion. Je descends, un peu courbaturé, de ma charrette et, bientôt, je vois arriver le reste de ma caravane. Tandis qu'on installe mon campement, qu'on dételle les vaches et les buffles, qu'on prépare les feux pour la nuit, et qu'on s'occupe des apprêts de mon dîner, je m'achemine vers la Pagode, but de mon voyage, la plus importante et la mieux conservée des ruines religieuses qui existent au monde.

VI

Les ruines de la pagode d'Ang-Kor. — L'office religieux du soir. — Une nuit en forêt. — Les ruines d'Ang-Kor-la-Grande. — Une dernière invasion.

On a écrit et l'on écrira sans doute encore de gros livres sur la ville et sur la Pagode d'Ang-Kor (Ang-Kor-Thôm et Ang-Kor-Wat). Pourrai-je en donner une idée en quelques pages ? Essayons, en commençant par la Pagode.

Qu'on se figure un carré long, de mille mètres de façade sur deux mille mètres de côté. Ce quadrilatère est formé par un fossé de quatre-vingt mètres de large et de dix de profondeur, dont les douves sont formées par des revêtements sculptés.

Le fossé franchi, sur un pont jadis fourmillant de statues, on se trouve dans l'enceinte sacrée, après avoir passé sous une galerie en cloître, de deux cent cinquante mètres d'étendue.

Alors on a devant soi une chaussée pavée de dalles, d'un demi-kilomètre de long, traversant une pièce d'eau gigantesque. On touche, au bout de cette chaussée, à la Pagode proprement dite.

Elle se compose de deux enceintes, emboîtées l'une dans l'autre, et formées de cloîtres, enfermant au centre la masse du Temple. L'enceinte extérieure a 250 mètres de façade sur 400 mètres de côté. L'enceinte qui lui succède, d'un niveau plus élevé, est dominée à son tour par l'édifice central dont la plus haute tour s'élève à 65 mètres au-dessus de la plaine environnante.

Tâchez, maintenant, d'imaginer que la plus fine de ces cent mille colonnettes, le moindre linteau de ces quatre ou cinq cents portes, le coin le plus obscur du plafond de ces salles sans nombre, sont fouillés de sculptures aussi délicates que celles de l'escalier du château de Blois. Représentez-vous la paroi intérieure de la grande galerie, d'un développement de douze cents mètres, couverte d'un seul bas-relief de deux mètres de haut, composé de personnages de six ou huit pouces, rois, guerriers, danseuses, éléphants, monstres mythologiques. Ajoutez que tout cela était doré — les traces s'en voient encore — que ces quatre ou cinq kilomètres de ponts, de galeries, de terrasses étaient recouverts de plaques de métal, que la moindre de ces pierres, le plus énorme de ces blocs ont été amenés de plusieurs lieues, et dites si les finances réunies des cinq grandes puissances de l'Europe permettraient aujourd'hui la construction de ce temple prodigieux, invraisemblable, dont la vue rend d'abord stupide, auprès duquel Saint-Pierre de Rome est un simple oratoire.

Seul, anéanti d'admiration, à la clarté de la pleine lune qui se levait au-dessus de la maîtresse tour, je rendis ma première visite à l'iṅ

mense Pagode endormie pour toujours, déserte, au milieu de la forêt qui la vit éclore et qui la voit disparaître. Je pensais aux cortèges éblouissants, aux pompes inimaginables pour notre époque pauvre, qui avaient défilé sous ces voûtes dont mes pas troublaient l'écho. Je revois ce luxe, ces musiques, ces danses de bayadères couvertes de diamants, ces prosternements de la foule sur le passage des chars sacrés.

Et soudain, du coin le plus obscur de l'enceinte immense, une psalmodie me fut apportée par la brise du soir qui agitait doucement les têtes des palmiers poussés dans les fentes de la pierre. Je m'approchai. Les voix portaient d'une vaste case en paille, brillamment éclairée. Là, deux ou trois cents bonzes en robes jaunes, le front rasé, le visage austère, chantaient l'office du soir. A peine levèrent-ils les yeux pour examiner l'inconnu, au costume étrange pour eux, qui les contemplait, appuyé sur sa carabine. Les voix jeunes et les organes cassés par l'âge continuèrent, dans le silence de la nuit, le chant des cantiques que la terre entendait, dit-on, avant que Moïse ne fût né !

Pauvre pays, jadis l'un des plus civilisés du monde ! Tes dynasties sont éteintes ou déchues ; tes villes et tes temples sont recouverts par la forêt qui a reconquis leur emplacement ; ta population est aux trois quarts disparue ; ton nom même est oublié. Mais, dans ta misère, dans ton effacement, du peu de voix qui te reste, tu fais encore entendre au voyageur qui s'égare dans tes solitudes le mot qui survit à toutes ruines, qui a présidé à l'enfantement de toutes les grandes humaines : DIEU !

Il était tard quand je revins à mon toit de paille, où mon souper m'attendait. Sur le plancher à claire voie, mon lit de voyage était dressé sous sa moustiquaire. Tout autour, des feux étaient allumés, auprès desquels mes conducteurs dormaient ou veillaient en causant à demi-voix, tandis que, dans la clairière blanchie par la lune, les grands buffles paissaient l'herbe touffue en tachant le sol de leurs ombres monstrueuses.

Je dinaï, ce soir là, d'une tranche de chevreuil tué dans le taillis. Puis la tasse de café, préparé à l'Orientale ; une gorgée de whisky, à ma gourde, pour chasser la fièvre ; une dernière pipe fumée en écrivant, à ma lanterne, ces notes que je copie maintenant. Et enfin, le sommeil me prit jusqu'à l'aube, sans la moindre alerte fâcheuse, après un souvenir à ceux que j'aime et la courte prière du voyageur.

Je passai la journée du lendemain dans la Pagode, toujours suivi à distance par deux ou trois bonzes qui veillaient sur mes faits et gestes, non sans une certaine mauvaise humeur. On voit que ces gens-là n'aiment point les visites du genre de la mienne.

A trois kilomètres de la Pagode, ou plutôt de la ville sainte, (car dix mille personnes pouvaient habiter et habitaient, dit-on, Ang-Kor-Wat) s'élevait autrefois la capitale politique, le siège du pouvoir civil.

Je fis atteler, un matin à six heures, mon équipage Siamois pour gagner Ang-Kor-Thôm. Une demi-heure d'un trajet charmant, une demi-heure à peine, hélas !... suffit pour arriver à la cité sans habitants. Ici, la forêt est moins majestueuse. Elle a poussé depuis l'époque (fin du quatorzième siècle) où les luttes sanglantes entre le Siam et le Cambodge, dont Ang-Kor était alors la capitale, amenèrent l'abandon de la ville restée, depuis lors, dans l'état où je l'ai trouvée. Son enceinte et la plupart de ses monuments sont encore là, dormant sous leur linceul de verdure, comme un chapeau de colonne sous l'ortie des décombres.

La demeure de ce peuple presque fabuleux par sa richesse, était en rapport avec le temple qu'il avait élevé à la Divinité. Qu'on juge de ce qu'éprouve le voyageur en arrivant tout à coup, au pied d'une muraille d'enceinte de 9 mètres de haut, couronnée d'ogives sculptées, et dont toute la surface extérieure n'est, pour ainsi dire, qu'un bas-relief de 14 kilomètres de développement, composé d'animaux et de personnages. On franchit une porte, surmontée d'une tour à demi ruinée, qui montrée encore, à son couronnement, la tête quadruple de Brahma, haute de vingt pieds et surmontée d'une tiare gigantesque. L'enceinte dépassée, la forêt recommence et, dans cet espace grand comme Orléans ou Tours, il faut chercher, sous la futaie, les monuments de l'ancienne capitale. On passerait des mois à les dessiner ; on emploierait des volumes à les décrire.

Je ne puis que citer le célèbre *Baïon*, ou temple intérieur, édifice compliqué et inextricable de 250 mètres de long, avec ses cinquante tours, ses terrasses, ses parvis intérieurs étagés les uns au-dessus des autres, ses escaliers, ses galeries, ses statues, ses cariatides, ses têtes colossales, et enfin sa tour centrale en forme de tiare, dominant le sol à une hauteur de 150 pieds.

J'indique encore les cinq portes monumentales de la ville, la pyramide de Ta-Kéo, la tour de Préasat-Top, les édifices de Préa-Pithu, et la tour de Pimanacas, reste de l'ancien palais des rois Khmers.

Les sculptures d'Ang-Kor-Thôm, plus grossières et plus naïves que celles d'Ang-Kor-Wat font distinguer la différence des époques. La ville existait vers le septième siècle ; la Pagode fut construite au douzième et reste comme le dernier effort d'une race qui devait, peu après, rejetée par les Siamois au Sud du Grand Lac, tomber au rang de peuplade déchue. Combien de fois les Khmers fuyant devant l'invasion des vainqueurs ont dû, eux aussi, parler de revan-

che ! Mais la revanche n'est pas venue et le successeur des puissants monarques qui brillèrent au milieu des magnificences d'Ang-Kor végète à Phmun-Penh dans le faux luxe de son palais de carton. Grave enseignement, qui montre de quel poids léger la grandeur et la prospérité d'un peuple pèse dans la destinée des races humaines !

Dans quelques siècles, la forêt toujours grandissante aura fini de détruire ces tours et de démanteler ces remparts. Comme une légion patiente d'assaillants creusant la mine, les racines bouleversent le sol et le géant renverse un beau matin, d'un seul coup d'épaule, les chefs-d'œuvre lentement enfantés par les sculpteurs. Autour de la statue, une liane légère s'enroule ; puis, avec le temps, la liane devient arbre et le Dieu, détaché de son piédestal, est enlevé insensiblement vers le ciel comme un enfant dans les bras d'un colosse.

Historiens, peintres, poètes, voyageurs, hâtez-vous d'aller voir ce qui fut *Ang-Kor-la-Grande*. La chose est facile, aujourd'hui que les vapeurs des Messageries Fluviales sillonnent régulièrement le Tonlé-Sap. Vous aurez-là, en quelques jours, un aperçu curieux des mœurs actuelles, de la civilisation ancienne et des paysages grandioses d'une des parties les plus intéressantes et, jusqu'ici, les moins connues de l'Extrême-Orient, ce berceau des religions et des peuples.

VII

Dîner et soirée chez le Vice-roi à Siem-Réap. — Un frère peu siamois. — Les bayadères siamoises. — La voix du tigre. — Retour à Saïgon.

Mais il fallait regagner Saïgon et se rapprocher de la France.

Un matin je repris, avec ma suite de charrettes, le chemin de Siem-Réap à travers la belle forêt à laquelle je disais, non sans émotion, un adieu éternel. Le Vice-Roi m'attendait à dîner ; après avoir endossé mon habit noir, je pris le chemin du palais. Sous un hangar ouvert, élevé de quelques marches, le prince m'attendait, entouré de sa suite et d'une partie de ses sujets, prosternés, accroupis ou debout, chacun selon son grade.

Un orchestre féminin menait grand bruit de l'autre côté de la cour, dans une salle ouverte que nous dominions. Sans tarder, on servit le repas sur lequel je passe, tant ce souvenir m'est encore pénible. Le Vice-Roi portait des escarpins et des chaussettes, un pagne de soie et une veste blanche. C'est un petit homme bouffi, au teint blafard, ayant quelque ressemblance avec Alexandre Dumas père. Son fauteuil était adossé à une porte intérieure qui s'entrebâilla bientôt, laissant passer les visages de quelques-unes de ses femmes, assez curieuses de voir l'hôte de leur époux. Comme, de mon côté, placé en face

de l'ouverture mystérieuse, je les lorgnais avec une curiosité que l'on voudra bien trouver excusable, leur seigneur et maître se douta du manège et se retourna en fronçant le sourcil. La porte se referma, puis se rouvrit bientôt, jusqu'à une nouvelle demi-conversion du prince, et tout le dîner se passa ainsi, non sans me donner d'assez fortes envies de rire.

Au dessert, le Vice-Roi me fit annoncer par l'interprète qu'il allait faire danser ses femmes en mon honneur, s'excusant de ce que ces dames devaient être un peu... rouillées, attendu qu'un deuil de famille empêchait toutes les fêtes depuis six mois. L'interprète crut bon d'ajouter, dans une intention dont je lui sus gré, que le deuil en question était causé par le trépas du frère du Vice-Roi, assassiné par l'ordre de mon amphitryon lui-même, pour avoir flirté de trop près avec une de ses belles-sœurs.

Tandis que je faisais, sur cet incident, des réflexions que mes lectrices devinent, le prince s'était levé de table et s'était assis sur un fauteuil, en avant de l'estrade, me désignant, avec un sourire gracieux, un siège à sa droite. On apporta de la bière et des cigares, et l'on illumina la salle des fêtes au moyen d'honnêtes poêles à friture, pleines de graisse, dans laquelle trempaient des mèches énormes.

Cependant, mon voisin s'était mis à son aise en se dépouillant de sa veste blanche et en m'autorisant, par un geste, à l'imiter, ce que j'aurais fait de bon cœur si les préjugés de l'éducation m'eussent permis d'assister à une soirée du grand monde, vêtu d'un simple pantalon de casimir noir.

Alors les danses commencèrent.

Sur un signe du Vice-Roi, quatre danseuses s'avancèrent au bord de l'espace qui leur était réservé, à une quinzaine de mètres de nous. D'abord elles nous saluèrent en joignant les mains à la hauteur du visage baissé, puis en les étendant vers nous, les paumes tournées en dehors. Jamais, sur la scène de l'Opéra, je n'applaudis de mimique plus gracieuse.

Ces femmes, jeunes et jolies, portaient un pagne d'une grande richesse, laissant voir les mollets, la cheville cerclée d'anneaux d'or et les pieds nus. Le haut du corps était entièrement caché par un vêtement couvert de broderies d'or, tombant par derrière comme une chasuble et croisé, par devant, comme un fichu à la paysanne. Sur la tête elles portaient des tiaras en or rouge orné de diamants, hautes d'un pied, d'un travail curieux.

Chose curieuse ! ce costume et ces attitudes sont exactement ce que représentent les bas-reliefs du septième siècle que j'avais vus, les jours précédents, sur les murailles d'Ang-Kor-Thôm, où sont retracées les danses des bayadères sacrées. La mode change peu, au Siam !

Ces danses sont, pour mieux dire, une panto-

mimeretraçant avec une délicatesse et une poésie charmantes, des histoires d'amour. Le mouvement est toujours lent et les deux pieds ne quittent jamais ensemble la terre. La grande science de la ballerine est dans l'ondulation du torse, dans le mouvement des bras, et dans le renversement des mains, tellement assouplies que les ongles viennent toucher le dessus de l'avant-bras. Le visage, fortement fardé, reste impassible et comme mort, tandis que la souplesse du corps dépasse tout ce dont les danseuses Européennes les plus habiles peuvent donner l'idée.

Pendant quelque temps, cette pantomime charme par sa langueur, pudique et passionnée à la fois. Mais au bout d'une demi-heure, on voit que ce sont toujours les mêmes pas, les mêmes attitudes et surtout la même musique. A onze heures, je n'en pouvais plus. Quant à l'orchestre, qui jouait depuis sept heures du soir sans s'arrêter, il ne donnait pas le moindre symptôme de fatigue.

M'excusant sur la longueur du chemin qui me restait à faire pendant la nuit, je pris congé du Vice-Roi. Un quart d'heure après, je descendais le courant de la rivière, dans la pirogue du mandarin de Kong-Siem, non sans me sentir passablement ahuri par ce que je venais de voir et d'entendre.

Après un sommeil de quelques heures sur la paille de la cabine, un coup de tonnerre me réveille. Le ciel est embrasé par les éclairs ; l'atmosphère est étouffante et les moustiques, surexcités par l'orage qui s'apprête, criblent d'affreuses piqûres mes rameurs, mes domesti-

ques et moi. Soudain, au sommet d'une petite élévation qui domine, à droite, la rivière, un grognement rauque éclate et me cause, je l'avoue, une impression qui n'a rien d'agréable. Quant à mes compagnons, que la voix du tigre affole, comme tous les Asiatiques, je les vois, malgré les ténèbres, donner de telles marques d'épouvante que je me demande s'ils ne vont pas sauter dans l'eau et me laisser dans ma pirogue, seul, à deux heures du matin, en habit noir, au milieu d'une forêt inondée, dans le voisinage de « la môle à la bête » comme dirait Dupuis.

Mais le courant rapide nous emporte. Nous n'entendons plus « Ong-Cop — le maître ». Il s'agit seulement de savoir si nous atteindrons la chaloupe avant l'ondée, et quelle ondée !

Grâce à Dieu, nous nous heurtons subitement au bordage du petit steamer qui est là, tel que je l'ai quitté. Les premières gouttes tombent. En deux minutes l'équipage réveillé transborde mes bagages, mes provisions, ma batterie de cuisine, mon matelas, mes armes. A peine la dernière caisse a-t-elle quitté la pirogue, que les écluses du ciel s'ouvrent au grand large ; mais je suis à l'abri, maintenant. Au petit jour nous descendons la rivière jusqu'au Grand Lac. Là je retrouve mon paquebot et ma cabine. On allume les chaudières....

Et, quarante-huit heures après, le quai de Saigon revoyait, mesdames, celui qui espère ne vous avoir point trop ennuyées du récit de ses pérégrinations lointaines.

LÉON DE TINSEAU.

BIBLIOGRAPHIE

POUR L'ACHAT DES LIVRES DONT NOUS RENDONS COMPTE

Prière de s'adresser directement à l'Administration du Journal.

HISTOIRE DE FRANCE

RACONTÉE AUX ENFANTS

(D'après les Programmes officiels)

PAR MM. LES ABBÉS BAILLEUX ET MARTIN

Prix, 1 fr. 35, n° 1 fr. 60, avec 14 grav. et 4 cartes.

La vie est devenue difficile pour tous, même pour les enfants qu'on accable, dès l'âge le plus tendre, de travaux et d'études. Qu'en restera-t-il plus tard ? Ces jeunes garçons, ces petites filles, si bien endoctrinés, seront-ils plus savants et

plus sages que leurs parents ? On peut en douter, car l'excès de la semence ne produit pas l'abondance de la moisson, mais puisque les choses sont établies ainsi, puis que un lourd programme fait plier la tête des écoliers, on doit avoir un sentiment de gratitude pour ceux qui cherchent à alléger le fardeau et à rendre plus aimable et plus facile la voie de la science. Voici, à nos yeux, un petit livre parfait dans sa sobriété : l'histoire de France y est exposée d'une manière nette et lucide ; en quelques pages sont condensés les faits les plus saillants de notre histoire

nationale, enchainés dans un ordre exquis, accompagné de courts récits qui gravent dans la mémoire enfantine, le nom et la date arides. Rien n'y est au-dessus de la portée d'un enfant, et si l'enfant a près de lui un père éclairé, une mère instruite, ils pourront étendre et compléter l'indication du livre. Un questionnaire, à la fin de chaque chapitre, servira à exciter l'intelligence et la mémoire de l'élève. Des gravures et des cartes très bien faites aideront à la compréhension des faits, un *lexique*, à la compréhension des mots. Nous recommandons vivement cet excellent livre.

M. B.

LETTRES DE LOUIS VEUILLOT

On ne saurait laisser passer les lettres de ce grand publiciste sans en parler; et de même que les lettres à sa famille et à ses amis de M. Guizot, elles donnent un éclatant démenti à l'opinion qu'on avait de celui qui les a écrites. M. Guizot, si hautain et si froid, montre une âme pleine de douceur, d'affection et de simplicité; Veullot, méchant, querelleur, moqueur, impitoyable à qui ne pensait pas comme lui, révèle un cœur débordant de tendresse: il semble qu'il y eut chez ces hommes éminents (et si différents entre eux) deux âmes: l'une pour le dehors, pour le combat, la défense obstinée, l'agression hardie; l'autre, illuminant le foyer de chaleur et de vie. Voyez cette lettre de Veullot sur sa femme; quel doux chant d'amour! et quelle religieuse douleur!

« L'amour se leva dans mon âme comme ces aurores qui promettent des jours merveilleux. Il me remplissait d'une force, d'une joie, d'une admiration infinie. J'aimais tout, je possédais tout, j'appartenais à tout. Le seul objet qui était tout pour moi dans le monde répandait sur l'universalité des choses, mon amour et sa beauté. Je crus que la vie était ce doux vallon baigné des lueurs du matin, où la jeunesse enchantée se promène entourée d'espérances. Le fleuve s'entr'ouvre, l'oiseau chante, chaque brin d'herbe a sa perle de rosée, chaque bonheur a ses larmes. Je me donnais et je m'abandonnais, je ne savais faire que des rêves heureux. » Il perdit cette compagne bien aimée et ses deux filles le suivirent de près.

Ses enfants chéries furent appelées au ciel par leur mère; il a raconté lui-même, avec son cœur de chrétien, la fin de ces créatures bien aimées:

« Marie a expiré les mains jointes, les yeux au ciel, en donnant son cœur au bon Jésus, après avoir demandé à se confesser... La petite Gertrude à six ans marchait sur ses traces. On lui présentait les plus horribles médecines: elle faisait le signe de la croix et les prenait sans hésiter, sans donner une marque de dégoût. Elle tenait à la main, durant les derniè-

res heures, un petit crucifix qu'elle baisait souvent d'elle-même. Dans une des dernières convulsions ce crucifix étant tombé sur son lit, elle se mit à le chercher avec angoisse. Son grand-père lui dit: va, mon enfant, tu le verras bientôt! Elle le reprit, le baisa, le présenta aux personnes qui l'entouraient, et mourut. Je n'étais pas là. Une sévérité de Dieu m'a éloigné de ce saint spectacle. Je ne l'ai revue que morte. Lorsque je suis arrivé en Alsace, l'autre était au cimetière. C'est ainsi qu'Elise les avait élevées, et qu'elle élève les autres. Cœur de mère, douleur de mère. Mon frère n'est ni moins tendre, ni moins affligé. Je vois la beauté des affections chrétiennes.... C'est un groupe d'étoiles qui luisent toujours et qui éclairent mon chemin (a-t-il dit depuis), de là tombe sur mon cœur une sérénité divine... »

Et sous cette même impression il écrit encore:

« La miséricorde divine est bien grande, c'est un miracle qui passe tous les autres d'aimer davantage à mesure qu'elle frappe, une main qui porte de si terribles coups. Il est vrai que je contemple mes enfants dans le ciel, comme si je les voyais des yeux de mon corps, l'une aux bras de sa mère, les autres à ses pieds comme je les ai souvent vues et admirées ici-bas. Je me sens sous leurs ailes, et je sens qu'il n'y a pas de traits aux mains du monde qui puissent percer cette égide.... »

Pour ne pas laisser nos lectrices sous cette impression triste, nous citerons encore un morceau délicieux, qui ressemble à une peinture de Claude Lorrain:

« J'ai fait un bon voyage et je suis bien. J'ai été escorté de la foudre jusqu'à Montbard, une foudre mouillée qui rafraichissait un peu l'air et qu'on n'entendait pas. A Montbard, ma voiture m'attendait en gants blancs. Sous un ciel nettoyé et magnifique, j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foin coupés, au chant de l'alouette et de l'Angélus, voyant tous les apprêts du lever de l'aurore, et c'est charmant! Elle a commencé par tirer ses rideaux, et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose, qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines, les arbres ont poussé, et les champs peu à peu, sont devenus verts et blonds de noirs qu'ils étaient. Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche avec une teinte de mélancolie. Figure-toi Olga dans une minute d'attendrissement. Quelques étoiles restaient par-ci par-là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la terre elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette et se parfuma de tilleul et de foin avec une pointe de sureau; c'est son parfum du moment. Son

» haleine est fraîche, elle vint jusqu'à moi et me
 » donna une sensation de froid, que j'aurais
 » voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue
 » du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus et la
 » terre de plus en plus se réjouissait de la voir :
 » tout s'animait ! Les oiseaux éclatèrent en
 » chansons, et me firent souvenir de faire ma
 » prière, comme ils faisaient la leur.... »

Quel tableau bien fait ! couleur, harmonie, esprit, et quelque chose de plus, c'est proprement un charme, et beaucoup de pages de ce volume, qu'elles soient graves ou gaies, mériteraient le même éloge.

[M. B.

UNE FEMME DU MONDE AU PAYS DES ZOULOUS

PAR LADY BARKER

Un volume. Prix : 3 francs; franco 3 fr. 50.

Nous avons signalé à nos lectrices (1) les premières lettres de lady Barker, datées de l'Australie, et qui racontaient avec tant de brio la vie d'une femme au milieu des Canaques et des colons de toute nation; l'intrépide voyageuse a été amenée cette fois-ci aux extrémités de l'Afrique, près du cap de Bonne-Espérance, dans ce pays des Boers que Bernardin de Saint-Pierre a si bien décrit et qui fut le théâtre d'un des drames les plus étranges et les plus poignants de l'histoire moderne. Lady Barker raconte et décrit avec une verve intarissable, une gaieté courageuse et cette heureuse facilité d'humeur qui permet aux Anglais et aux Anglaises de trouver leur home non loin des anthropophages ou près des Hottentots. Elle est toujours satisfaite et elle envisage les beaux côtés de la situation, écoutez plutôt de quel ton gai et délibéré elle nous dépeint les serviteurs cafres, et plaignons-nous alors de nos servantes françaises !

« Charlie, notre groom, qui est en train de
 » devenir un fort beau Monsieur, et parle *ingli-*
 » *liss* (anglais) à sa manière, ne daigne travail-
 » ler qu'en attendant qu'il puisse acheter une
 » femme : c'est un singulier personnage, extrê-
 » ment orgueilleux et ne voulant obéir qu'à son
 » maître : il se lamente continuellement sur
 » l'arrivée de la *chefesse* (lady Barker elle-
 » même) et des *oicanneries* (les enfants), de leur
 » suite et du valet-de-chambre qu'il déteste... Le
 » pauvre Jack est un réfugié Zoulou, qui s'en-
 » fuit de son pays tout à côté d'ici, vêtu seule-
 » ment d'une espèce de jupon formé de trois
 » queues de daim ; il n'y a de cela qu'un mois, et
 » Jack est déjà devenu un petit maître ; il porte
 » ordinairement de larges pantalons, une che-

» mise à pois bleus brodée de rouge et un col-
 » lier de perles autour du cou... Jack est un
 » grand lourdaud, laid et faible, il est extrême-
 » ment timide et désireux de plaire, si cela ne
 » lui donne pas trop de peine... il casse les plats
 » et les assiettes sans remords de conscience,
 » étant trop civilisé déjà pour se soucier de tels
 » accidents... Le fléau de la maison, c'est Tom,
 » un jeune sauvage sortant de son kraal, être
 » malfaisant, qu'en un jour de malheur j'enga-
 » geai comme garde-de-corps de baby. Je ne
 » puis le perdre de vue un seul instant, car il
 » prise constamment, fume un tabac grossier
 » dans une corne de vache, et désirerait commu-
 » niquer ces deux talents au baby. Tom porte sa
 » tabatière, un cylindre de cuivre de deux pou-
 » ces de long, dans chaque oreille impartiale-
 » ment, une longue fente dans le cartilage étant
 » disposée à cet effet; le baby n'a de repos qu'il
 » ne s'en soit emparé et éternue à avoir des con-
 » vulsions... »

La beauté de la nature, l'exhubérance des fleurs, la beauté des oiseaux compense un peu ces graves inconvénients de la vie, mais là encore bien des ennuis et des dangers se rencontrent : on ne peut marcher sur l'herbe, elle est pleine de serpents; les animaux, chevaux, chiens ne peuvent vivre sous ce ciel en feu; les orages sont fréquents et terribles, et lady Barker, après avoir énuméré les périls et les contradictions de cette existence, écrit à ses amis de Londres :

« Que savez-vous des inconvénients du mau-
 » vais temps ? Si les rues de Londres sont bou-
 » euses, au moins il ne s'y trouve pas de dange-
 » reux marécages. Il a beau pleuvoir, on a son
 » repas confortable trois fois le jour. Ici la pluie
 » nous menace de famine, si le petit pont de bois
 » qui nous sépare de la ville était rompu. Je suis
 » furieuse contre vous, efféminés *Londoniens*,
 » qui voulez du soleil comme complément de
 » vos autres avantages : vous êtes trop civilisés
 » et la vie vous est trop facile. Venez un peu ici,
 » et essayez de tenir une maison sur le sommet
 » d'une montagne, avec des domestiques dont
 » vous ignorez la langue, deux enfants et un re-
 » venu restreint, et alors, comme dit le cher
 » Mark Twain (2) : *Vous saurez ce qui s'appelle*
 » *le malheur.* »

C'est la seule plainte que laisse échapper cette vaillante femme; elle raconte ses mésaventures, elle décrit le pays, les coutumes, les mœurs des sauvages et celles des civilisés avec une bonne-humeur constante qui rend son livre charmant, sans compter qu'il nous donne à toutes une véritable leçon de patience et de courage parmi des ennuis beaucoup plus légers, assurément, que ceux dont lady Barker dédaigne de se plaindre.

M. B.

(1) Voir *Journal des Demoiselles*, 1882, page 201.

(2) Auteur américain.

CUVIER



ANS les jeux de l'antiquité, les coureurs se passaient de main en main le flambeau; ainsi en est-il de la vie, ainsi en est-il, jusqu'à un certain point, de la science. Buffon, dont nous parlions il y quelque temps, passa le flambeau à Daubenton, Daubenton à Saint-Hilaire, celui-ci à Cuvier à qui il écrivait :

« Venez parmi nous, soyez pour la France un Linnée! »

Cuvier était alors précepteur en Normandie; il se livrait à quelques recherches d'histoire naturelle, il peignait avec beaucoup d'habileté, les animaux dont il observait les mœurs; un agronome distingué, l'abbé Teissier, s'intéressa à ces essais, et, par une intuition singulière, il devina le génie et l'avenir du pauvre instituteur, qui n'avait pas d'appui dans la vie, car il était né de parents pauvres, et ce n'avait été qu'à grand peine qu'il avait pu faire, au gymnase de Stuttgart, des études de droit qui lui servirent plus tard lorsqu'il fit partie de l'administration française. L'abbé Teissier le signala à M. Geoffroy Saint-Hilaire, qui, il s'en est justement glorifié, appela auprès de lui un génie qui s'ignorait lui-même.

Cuvier devint à Paris professeur de zoologie à l'Ecole Centrale du Panthéon (1795), il obtint, un an plus tard, une place à l'Institut des sciences physiques, et il professa enfin, au Muséum, l'anatomie comparée. Ses leçons, publiées en 1805, firent une révolution dans le mouvement scientifique, elles révélaient et prouvaient des vérités restées obscures jusqu'alors, et qui, toutes, faisaient éclater l'ordre admirable établi dans la nature par son Créateur, le Dieu omnipotent, qui a fait le ciel et la terre. Cuvier prouva, par le raisonnement, et il démontra scientifiquement que tout être organisé forme un système unique et clos; aucune partie n'en peut changer; rien n'est livré au caprice, à l'arbitraire; une partie du corps animal, indique toujours les autres, ainsi, si l'estomac est fait pour digérer la chair, les mâchoires seront faites pour dévorer la proie, les dents pour la diviser, les griffes pour la saisir, le système entier des organes de la locomotion pour l'atteindre; de même pour les ruminants, de même pour les espèces innombrables d'animaux, depuis le ver de terre jusqu'à l'éléphant, chacun forme un système spécial et complet, et il suffit de connaître un débris d'organe d'un être organisé pour

savoir à quelle espèce il appartient. Cette vérité fut le point de départ des sublimes découvertes par lesquelles Cuvier reconstitua le monde antédiluvien. Il vit, il observa, il analysa ces débris d'ossements, dont l'étonnante structure avait effrayé nos ancêtres; ces restes d'un autre âge qui avaient préoccupé Bernard de Palissy, ces ossatures mystérieuses où le peuple croyait voir les restes des géants qui avaient gouverné le monde, Cuvier, antiquaire d'une nouvelle science, les rassembla, et, à force d'intuition et de patience, il reconstitua l'animal entier; il détermina son ordre, son espèce, il lui suffit de quelques fragments, des os d'un pied ou d'une mâchoire, pour décider si l'animal vivait d'herbe ou de chair; les animaux d'avant le déluge, dont la race a disparu de dessus la terre, reprurent vie sous sa plume et sous son crayon; il montra cette primitive création, gigantesque, effrayante; il fit revivre le pléiosaur, l'ichtyosaure, le mammoth; et toutes les découvertes subséquentes, tous les squelettes, tous les fragments antédiluviens, trouvés depuis la Sibérie jusques en Amérique, ont justifié les étonnantes prévisions de son génie. Le sculpteur qui l'a représenté, fouillant d'une main les entrailles du globe et de l'autre montrant le ciel, a eu une idée aussi heureuse que juste.

Cuvier a consigné dans ses *Recherches sur les ossements fossiles*, ses admirables découvertes, où la logique et le raisonnement sont venus en aide à une prodigieuse pénétration; elles eussent suffi à sa gloire si déjà son système de classification des animaux ne l'eût illustré. Il sacrifia aux recherches des fossiles sa santé et sa fortune, car ce fut à ses frais que se firent les fouilles de Montmartre, et il eut la joie de procurer à la religion, à la tradition biblique, le plus beau, le plus puissant témoignage.

Cette vaste intelligence suffit à d'autres travaux: Cuvier passa par les plus importantes fonctions de l'Instruction publique, il siégea au Conseil d'Etat, et partout, il parut tellement identifié avec l'objet de ses travaux, qu'il semblait que toute sa vie eût été appliquée à cet unique objet; il parlait avec une élégante facilité, il écrivait en maître; nous ne citerons de Cuvier qu'un seul passage, celui où il réfute d'avance, avec l'autorité de son savoir et de son génie, les opinions erronées, qui, sous le nom de science et de progrès, abusent de nos jours tant de faibles esprits, ceux qui rejettent l'enseignement de la

Religion et de la tradition, et croient à toutes ces écoles nouvelles qu'un scepticisme aveugle a fondées.

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges!

Cuvier, en parlant de la création, s'exprime ainsi :

« En examinant ce qui s'est passé à la surface du globe, depuis le déluge, depuis que les continents ont pris leur forme actuelle, l'on voit clairement que cette dernière révolution et, par conséquent l'établissement de nos sociétés actuelles, ne peuvent être très anciens. C'est un des résultats les mieux prouvés de la saine géologie, résultat d'autant plus précieux qu'il lie par une chaîne non-interrompue l'histoire naturelle et l'histoire civile.

Partout, la nature nous tient le même langage, partout elle nous dit que l'ordre actuel des choses ne remonte pas très haut, et, ce qui est bien remarquable, partout l'homme nous parle comme la nature, soit que nous consultations les vraies traditions des peuples, soit que nous examinions leur état moral et politique et le développement intellectuel qu'ils avaient atteint au moment où commencent leurs monuments authentiques. En effet, bien qu'au premier coup d'œil les traditions de quelques anciens peuples, qui reculaient leur origine de tant de milliers de siècles, semblent contredire fortement cette nouveauté du monde actuel, lorsqu'on examine de près ces traditions, on n'est pas longtemps à s'apercevoir qu'elles n'ont rien d'historique, on est bientôt convaincu, au contraire, que la véritable histoire, et tout ce qu'elle nous a conservé de documents primitifs sur les premiers établissements des nations, confirme ce que les monuments naturels avaient annoncé. » (Discours préliminaire de l'ouvrage sur les *Ossements fossiles.*)

D'accord avec la *Genèse*, Cuvier a établi, par

l'étude des monuments terrestres, trois points importants : 1° Que la vie n'a pas toujours existé sur le globe ; 2° Que l'homme est récent sur la terre, qu'il y a paru le dernier, ainsi que l'affirme le récit mosaïque ; 3° Que la surface du globe a été victime d'une révolution subite, dont la date n'est pas très ancienne. Il a ajouté, comme conclusion, que la cosmogonie de Moïse était la seule qui fût conforme à la nature.

Cette admirable déclaration de la foi et de la science suffirait à la gloire de Cuvier.

Il fut comblé de gloire et d'honneurs : il était à la fin de sa vie, chancelier de l'Université, président du Conseil d'Etat, membre de l'Académie Française et à l'Académie des Inscriptions, directeur du Jardin des Plantes, professeur d'anatomie comparée, professeur d'histoire naturelle au collège de France ; chacune de ces fonctions était remplie, et ses rivaux même devaient avouer que celui-là occupait à bon droit tant d'emplois divers, qui y suffisait par ses prodigieuses aptitudes. Quoiqu'il eût gagné beaucoup d'argent, Cuvier ne laissa pas de fortune : les recherches de l'illustre géologue avaient absorbé ses revenus.

Il mourut d'une congestion cérébrale le 14 mai 1832, à l'âge de 63 ans. Ce grand savant laissait dans ses œuvres, un monument immortel, il laissa aussi le souvenir d'un caractère noble, épris de la justice, au-dessus des rivalités, au-dessus de la richesse ; il aimait à rendre hommage aux talents et aux découvertes de ses adversaires et ne parlait de ses propres travaux que pour mémoire. Dans sa demeure, ouverte à tous les savants de divers pays du monde, étaient accueillis aussi les jeunes étudiants qui pouvaient dans son immense bibliothèque, et trouvaient en lui le plus généreux appui. Par le caractère et par le génie, Cuvier honora l'espèce humaine.

M. B.

BLUETTE

(SUITE)

IX



VOICI Camille à Paris, au milieu du monde ; c'est là sa place, son élément ; elle brille, elle éblouit ! On l'admire, on l'encense, on la trouve ravissante.

Ce n'est point assez de le dire, les poètes le chantent, les journalistes le crient

sur les toits ; c'est une mode que de la louer, comme écrivait madame de Sévigné à sa fille.

Pourtant ce n'est pas une beauté correcte, mais elle a le charme et la grâce, la simplicité et la distinction. Elle est à la fois timide et fière, affinée et ingénue.

Mais les hommages dont on l'entoure ne sauraient toucher son cœur, c'est à peine s'ils flattent sa vanité. Elle ne veut plaire qu'à son mari. Au

milieu de la foule brillante, elle le cherche des yeux, et ce regard furtif semble dire : « C'est à vous que je dois mon bonheur, je ne l'oublie pas et ne suis point ingrate. »

Lorsqu'ils courent ensemble les magasins dans leur élégante voiture, elle lui montre, sur les trottoirs glissants, d'honnêtes mères de famille qui bravent le froid et la neige, pour faire à pied les emplettes du ménage.

« Regarde, voilà comme je serais si tu ne m'aurais pas aimée. »

Elle n'avait pas seulement de la gratitude pour lui; elle l'aimait autant qu'avec son caractère léger, elle pouvait aimer. Le monde admirait ce couple fidèle, et les personnes austères, que la frivolité de Bluette avait éloignées d'abord, déclaraient hautement que M. de Sennerive avait fait un excellent choix.

En revanche, on ne s'occupait guère de madame de Tresserves; on la voyait si peu! Elle consacrait son temps et ses veilles au petit Georges qui, toujours délicat, réclamait des soins assidus.

Le soir, avant de sortir, Camille et Théobald entraient chez leurs enfants, ils habitaient le même hôtel.

Presque toujours ils trouvaient Albert au coin du foyer et Sabine auprès du berceau. Bluette, vive et pimpante, frétillait un instant dans cette chambre silencieuse, riait, causait sans baisser la voix, réveillait le baby qui regardait avec étonnement ce joli tourbillon de fleurs, de plumes, de dentelles; puis tout à coup s'arrêtant, elle jetait les yeux sur la pendule.

« Comme il est tard! venez vite, mon ami, nous avons trois bals ce soir. Elle s'enfuyait, bouleversant les brassières, les petits chaussons, les premiers jouets et, après avoir reconduit ces heureux mondains, Albert et Sabine revenaient tranquillement au coin du feu, tandis que les domestiques des deux familles se disaient entre eux.

— Ne croirait-on pas que c'est M. et madame de Tresserves qui sont les grands parents? »

Au mois de mai, Camille et son mari vinrent s'installer à Aigues-Vertes. Ils avaient le projet d'y rester jusqu'à Noël. Madame Deraïsne et Suzanne allèrent les rejoindre. Il n'y eut pas d'autres invités; on voulait passer quelques mois en famille, goûter les joies intimes du chez soi.

Un grand événement se préparait, un événement attendu, désiré, et qui faisait battre tous les cœurs: un petit enfant allait naître, l'enfant de Camille et de Théobald. Si c'était un fils!....

C'est un fils, un gros garçon. Le bel enfant et si robuste! Il a des poumons! Ses vagissements retentissent dans le vaste château. Quelle différence avec le pauvre petit Georges de Tresserves qui, au moment de sa naissance, n'avait qu'un souffle de vie!

On le baptise en grande pompe; madame Deraïsne et Albert le tiennent sur les fonts; ils l'appellent Théobald; Camille n'a pas voulu d'autre nom.

X

Quatre ans s'étaient écoulés depuis la naissance du petit Théobald, M. et madame de Sennerive s'aiment comme au temps où ils erraient en Suisse, dans la brume des glaciers, et pendant ces quatre années, ils avaient été aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde.

Leur fils est beau, grand, fort et intelligent pour son âge. Ils l'adorent et le gâtent, cela va de soi.

Actuellement ils sont à Aigues-Vertes, et de nombreux invités égayaient leur solitude.

Le bon petit cœur de Bluette nage dans la joie; elle goûte la vie de château large, et brillante, telle qu'elle l'avait désirée au temps de sa dépendance, lorsqu'elle se promenait songeuse dans le grand parc désert.

Ce jour-là on devait aller loin, faire une battue, puis dîner à la ferme de Lancray. Des chasses de demoiselles, ces battues; rien de pénible, de fatigant; il suffit de se tenir tranquille. Aussi avait-on invité plusieurs jeunes filles du voisinage; deux ou trois étaient venues avec leurs familles, mais les parents des autres n'avaient point jugé à propos de les amener.

Parmi les belles chasseresses, on distinguait une grande jeune fille aux yeux noirs, qui maniait son fusil avec une dextérité surprenante. C'était Suzanne Deraïsne, la sœur de la marquise. Elle avait vingt ans, mademoiselle Suzanne. Aussi excentrique que jolie, cette originalité voulue lui séyait à ravir. Pour cette battue, elle portait une élégante jupe courte qui laissait voir ses bottes jaunes, une veste galonnée, un gilet chamois et un chapeau à retroussis orné d'une aile de faisan. Ce faisan, c'est elle qui l'avait abattu de ses mains mignonnes, et elle s'en faisait gloire. Ainsi l'Indien se pare de la chevelure des victimes qu'il a scalpées.

Les petites demoiselles qui allaient suivre la chasse, assises dans des breaks à côté de leurs mamans, regardaient avec surprise cette Circé aux yeux noirs qui tirait des faisans; mais les mères prudentes secouaient la tête d'un air désapprobateur. Madame de Sennerive se plaça auprès de ces graves matrones. La jolie marquise avait une toilette de très bon goût et ne voulait pas chasser. Les parties de chasse lui plaisaient parce qu'elle aimait le bruit, le mouvement, l'excitation; mais pour elle les coups de fusil était un accessoire, un bien vilain accessoire; elle eut préféré que les cailles tombassent du ciel toutes rôties et elle s'apitoyait beaucoup sur le sort de ces pauvres petites bêtes.

« Eh bien, Suzanne, nous partons, » dit-elle à sa sœur qui donnait des ordres à un garde.

La jeune fille se retourna, promena ses yeux noirs sur les voitures, avisa un break où les chasseurs étaient en majorité, monta sur le siège et s'écria d'une voix claire, nette, vibrante :

« C'est moi qui vais mener, et raide. Ceux qui n'aiment pas à brûler le pavé feront bien de choisir une autre carriole. »

Apparemment chacun aimait à brûler le pavé, car deux jeunes chasseurs grimperent encore dans le break, où déjà toutes les places étaient prises.

« L'air est vif, continua Suzette, et ce soir nous aurons, je crois, du brouillard. Mesdames, je vous conseille d'emporter des vêtements chauds. Vous savez, nous allons loin et nous reviendrons tard. Nous autres chasseurs, nous ne craignons point la brume, mais vous !... »

Les dames sourirent et firent une réponse assez froide. Elles n'aimaient pas Suzanne; c'est pour Camille qu'elles réservaient leurs châtiments, c'est à cause de Camille qu'elles venaient à Aigues-Vertes. La séduisante marquise continuait à charmer tout le monde; elle n'avait rien perdu de son prestige, et elle avait su conserver sa beauté.

Camille chercha son mari du regard, lui adressa un sourire furtif, puis songeant à son fils, elle dit toute pensive, aux personnes qui se trouvaient placées à côté d'elle :

« J'espère que cette partie sera joyeuse, j'ai tant besoin de me distraire ! Mon pauvre bébé ! je ne le verrai pas de tout le jour ! J'ai le cœur serré lorsque j'y pense. Vraiment je conçois que madame de Tresserves se prive de tout plaisir, pour demeurer auprès de ses enfants; une mère est si inquiète quand elle n'a pas sa couvée sous ses ailes ! »

Elle s'interrompit, fit arrêter le break, et dit à sa femme de chambre qui était venue apporter des manteaux :

« Il se peut qu'on danse ce soir; faites préparer le grand salon. »

Cette société joyeuse avait quitté le château depuis longtemps déjà, quand un jeune voyageur de bonne mine, à l'air sérieux et doux, vint sonner à la grille. Un valet occupé à mettre des colis dans un char attelé d'un énorme cheval blanc, jeta un regard distrait sur cet inconnu qui arrivait seul, à pied, lui ouvrit sans se presser, et répondit à ses questions avec beaucoup de nonchalance.

« M. et madame ne sont point à la maison, monsieur. Ils rentreront ce soir, assez tard, et lorsque M. le marquis revient de la chasse, il ne reçoit personne. »

— Excepté les gens qu'il a invités, je suppose, » répliqua le voyageur.

Le valet changea de ton et proposa à ce modeste invité d'aller à la ferme de Lancray, où

M. et madame de Sennerive devaient donner à dîner à leurs amis.

« Je vais conduire chez le fermier ce char rempli de provisions; ce n'est pas une voiture élégante, mais elle est commode tout de même, et si monsieur voulait s'en contenter... »

— Parfaitement, dit l'inconnu J'aurais été enchanté, ajouta-t-il, de trouver ce véhicule à la gare où j'ai dû laisser ma malle.

— Si monsieur avait télégraphié, M. le marquis aurait envoyé une voiture, » fit observer le valet.

L'étranger, sans répliquer, monta dans le char qui effectivement était fort rustique.

Ce jeune voyageur à l'air simple et modeste, était Daniel Grey, l'ami d'enfance de la marquise. Il avait perdu sa mère, et il habitait Paris; docteur en médecine et ayant su se faire une petite clientèle, il espérait enfin épouser Suzanne qu'il considérait toujours comme sa fiancée. Il ne l'avait pas vue depuis trois ans; la guerre les avait séparés d'abord, puis Camille n'avait pas encore conduit sa sœur à Paris, la trouvant trop jeune pour faire son entrée dans le monde.

C'est à Tours que Daniel était allé en quittant Paris. Madame Deraïsne lui avait tendu les bras, l'avait appelé « mon fils » mais tout en répondant avec effusion à ces bonnes paroles, il cherchait Suzanne du regard.

« Elle est à Aigues-Vertes, dit madame Deraïsne. Camille s'est décidée enfin à la présenter à ses brillants amis. »

— A Aigues-Vertes ! » s'écria le jeune homme consterné.

Il avait l'air si malheureux, que madame Deraïsne lui demanda pourquoi il n'irait pas aussi chez M. de Sennerive.

« Lui et Camille vous ont invité bien souvent, dit-elle. Allez, mon enfant, allez retrouver votre fiancée, et priez-la de fixer le jour de votre mariage. »

Et Daniel tranquilisé, confiant, joyeux, venait prier Suzanne de fixer l'époque du mariage.

La ferme de Lancray était située à dix kilomètres d'Aigues-Vertes. Le cheval blanc franchit lestement la distance, mais Daniel trouva le chemin long. Obstinement, ses yeux cherchaient à l'horizon cette ferme, invisible encore, où la jeune fille en le voyant allait jeter sans doute un cri de joie.

C'est qu'elle aimait son fiancé, Suzanne, et il le savait bien. Il n'avait eu avec elle aucune explication, ainsi que l'avait désiré madame Deraïsne; mais quelques mots lui avaient échappé trois ans auparavant au moment des adieux :

« Gardez-moi votre cœur, Suzanne, avait-il dit tout ému. Et elle sans hésiter :

« Non, Daniel, je vous le donne, vous serez plus sûr. »

« Nous allons arriver, nous sommes déjà sur les terres de M. le Marquis, » dit sans façon le domestique.

Tout à coup, en apercevant sur la pente un vieux garde et une jeune fille, il arrêta son cheval.

« Voici, Mademoiselle, dit-il, il me semble qu'elle me fait signe; il faut que j'aille à sa rencontre. »

Daniel regardait la jeune personne avec surprise, il la trouvait plaisamment accoutrée; mais soudain, la reconnaissant, il sauta à terre et s'élança sur le penchant du coteau.

« Suzanne! s'écria-t-il. »

Elle le reconnut aussi de loin, et vint à lui en jetant ce cri de joie qu'il attendait.

« Daniel! mon bon Daniel! »

Ils étaient émus tous deux et se serrèrent cordialement la main.

« Vous voici enfin, dit Suzanne; ma sœur sera contente... presque aussi contente que moi. Je dis presque, parce que je suis votre plus intime amie, vous savez. Mais quelle surprise! d'où sortez-vous donc? Arrivez-vous de Paris? Êtes-vous allé à Tours? Avez-vous vu ma mère? Donnez-moi vite de ses nouvelles. »

Le jeune homme répondit en souriant avec bonheur, à toutes ces questions rapides.

« En vérité, Daniel, je ne m'attendais guère à vous voir sur cette route et dans cette carriole.

— Chère Suzanne, je m'attendais moins encore à vous rencontrer ainsi vêtue. Vous chassez donc?

— Certainement et non sans succès; j'ai fait aujourd'hui de nombreuses victimes. C'est une main ensanglantée que je vous tends. »

Il sourit d'un air contraint, et pressa moins fort les jolis doigts qui s'appuyaient sur les siens avec tant de confiance.

« Vous savez manier un fusil, Suzette? »

— Mais oui. Oh! je sais bien des choses qui vous surprendront. J'ai beaucoup appris depuis deux ans. C'est Camille qui l'a voulu, elle désirait que mon éducation ne fût pas incomplète comme la sienne. Pauvre sœur! elle n'a guère de talents à la mode; on ne lui a enseigné ni à monter à cheval, ni à jouer la comédie, ni à chasser. Ça la chiffonne quelquefois; aujourd'hui par exemple, elle a l'air d'une vieille, et fait triste figure au milieu des vénérables perruques que nous trainons à la remorque. »

M. Grey fronça imperceptiblement le sourcil; ce langage lui déplaisait fort.

« Puis-je aller la saluer, madame votre sœur? dit-il. J'ai hâte de voir aussi M. de Sennerive.

— Naturellement, et je vais vous conduire auprès d'eux, mais ils sont bien loin. »

Il se récria.

« Bien loin? et vous.. Comment se fait-il que je vous trouve seule en ce lieu désert? »

Suzanne allongea ses lèvres roses.

« D'abord, Monsieur, vous devez comprendre

qu'à la chasse on ne peut avoir une bonne ou une duègne sur ses talons; ensuite je ne suis pas seule puisque voilà un de nos gardes. Camille avait envoyé cet homme ici pour attendre la carriole et la conduire au bois. Comme il faisait frais et sombre ce matin, nous nous proposons de prendre notre repas à la ferme; mais le ciel s'étant débarbouillé, nous mangerons sur l'herbette; ce sera bien plus agréable. Seulement j'ai réfléchi qu'il nous manquera sans doute beaucoup de choses; je suis donc venue pour inspecter les provisions, et pour envoyer le forestier prendre à Lanoray ce que nos gens n'ont pas mis dans la voiture. »

Elle parlait ainsi très vite. Avec la même vivacité, elle bouleversa les colis, questionna le valet, donna des ordres au garde, monta dans la carriole et dit au jeune voyageur. « Venez, Daniel. »

Ce petit ton délibéré surprenait désagréablement son ami d'enfance, et ce fut sans répondre qu'il s'assit auprès d'elle. Alors s'adressant au domestique :

« Fabrice, dit-elle, vous ferez bien d'aller à Lanoray avec le forestier, je me charge de la voiture. »

M. Grey fronça le sourcil.

« Vous renvoyez cet homme? fit-il à demi-voix en montrant Fabrice.

— Oui, on aura besoin de lui à la ferme, il y tant de choses à transporter dans la forêt.

— Et nous sommes seuls?

— Sans doute. Oh mais, n'ayez crainte, je ne vous verserai pas et ne vous égarerai point non-plus.

— Fort bien, mais si les personnes que nous rencontrerons s'étonnaient de vous voir tête à tête avec un inconnu? »

Elle prit un air hautain.

« Mon cher Daniel, apprenez que je suis fort au-dessus du qu'en dira-t-on et que je méprise les potins, je fais ce qui me plaît et ne consulte que ma conscience. »

Il ne répliqua point, Suzanne mit le cheval au trot et reprit avec gaieté.

« A présent, Daniel, causons comme de vieux amis. Pourquoi arrivez-vous ainsi à l'improviste? Il fallait écrire ou télégraphier. Vous êtes allé au château, j'imagine et vous y avez trouvé visage de bois! Heureusement encore que Fabrice a eu l'idée de vous amener ici. Vous devez avoir faim; nous avancerons l'heure du dîner; un dîner de chasseurs. Savez-vous que nous sommes nombreux? Plus on est de fous plus on rit. Cependant, nous n'avons que quatre jeunes filles, les autres nous ont fait faux bond; elles étaient invitées ailleurs. Cela arrive souvent à la campagne, on ne peut avoir son jour comme à la ville... Mais

Seigneur vous ne m'écoutez pas. »

ajouta-t-elle en riant.

Effectivement il avait l'air distrait, ou plutôt ahuri. Cette belle chasseresse différait tellement de sa petite Suzanne d'autrefois !

« Je vous demande pardon, balbutia-t-il, je prête une oreille attentive, mais... »

— Mais ça ne vous intéresse pas.

— Ah si ! seulement vous ne me parlez ni de votre sœur, ni de sa famille.

— Ma sœur ? Elle est telle que vous l'avez vue il y a deux ou trois ans, jeune, jolie, folâtre, mondaine, une charmeuse toujours et une ravissante maîtresse de maison. Ce n'est pas étonnant, elle est si heureuse ! M. de Sennerive comble ses moindres souhaits... le modèle des maris, comme, au demeurant, Camille est le modèle des femmes. Quant à l'héritier de ces époux si unis, c'est un gros bébé très intelligent, mais qui ne sait rien de rien. On n'a point encore commencé son éducation. Camille le trouve trop jeune et mon beau-frère le gâte. Tout le monde le gâte du reste, surtout Félicie. Vous vous rappelez Félicie, la nourrice bourguignonne ? elle est toujours chez ma sœur et elle adore l'enfant. Il en abuse, il fait tourner la malheureuse comme un toton ; c'est un terrible petit despote que mon neveu Théo. Voilà tout ce que vous désirez savoir ?

— Non pas, vous ne m'avez rien dit de madame de Tresserves.

— Madame de Tresserves ! Elle reste au logis et file sa quenouille. Il est vrai qu'elle ne peut guère faire autrement. Elle a trois marmots, elle tient à les soigner, à les surveiller elle-même. Elle les croit perdus lorsqu'ils ne sont pas sous ses yeux. Des idées antédiluviennes. Puis elle est un peu souffrante ou du moins très fatiguée. Bref, elle ne vient pas à Aigues-Vertes aussi souvent que nous le voudrions. En revanche, elle nous envoie son mari. Je pense qu'il ne se fait pas prier, soit dit entre nous. Il doit s'ennuyer à Tresserves, ce jeune papa. Un artiste et qui n'a point des goûts casaniers. Sa meilleure distraction là-bas est encore de peindre les arbres de sa forêt. Le logis n'est pas gai, madame Sabine n'a pas le temps de l'embellir, de le rendre agréable à habiter ; ses enfants l'occupent trop, ils sont les rois de la maison ; le mari ne vient qu'en seconde ligne, on songe à lui lorsque les petits tyrans le permettent... Voyez ce que c'est pourtant ! ma sœur qui n'a pas les hautes vertus de madame de Tresserves, conduit bien mieux sa barque. Mais à présent, parlons de vous, Daniel, de vos projets, de votre avenir. Vous voilà docteur en médecine ! sérieux comme un augure, vous prononcez les arrêts du destin. C'est terrible, savez-vous et peu lucratif, j'imagine. Néanmoins un médecin fait fortune aussi bien qu'un autre. Je voudrais que vous fissiez fortune, Bluette le voudrait aussi ; car, enfin vous êtes presque de la famille. Il faut que nous usissions tous, j'ai mis ça dans ma tête.

Puisque vous habitez Paris, mon beau-frère vous sera très utile, il vous lancera. Il n'est pas trop tôt, vous n'avez plus vingt ans. Combien il vous a fallu de temps pour obtenir ce malheureux diplôme ! »

M. Grey rougit un peu.

« Oui, dit-il, la guerre m'a fait du tort. »

— Parce que vous l'avez voulu. Vous pouviez servir dans les ambulances et continuer votre cours de médecine ; mais vous avez préféré être soldat, et vous faire emmener en Prusse. C'était votre goût, ne vous plaignez point.

— Je ne me plains pas, Suzanne ; d'ailleurs je suis docteur en médecine depuis un an déjà, vous le savez, et si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que votre mère désirait que j'eusse d'abord une clientèle. »

La jeune fille parut surprise.

« Ma mère voulait que vous eussiez une clientèle ? »

— Oui, ma chère Suzanne.

— Avant de venir à Aigues-Vertes ?

— Oh non ! avant de vous parler du projet que cette bonne mère et la mienne ont formé il y a bien longtemps. »

Elle se tourna brusquement vers lui.

« Quel projet ? dit-elle d'une voix brève. »

— Vous ne le devinez pas ?

— En aucune façon.

— Quoi ! vous n'avez jamais pensé, que votre mère qui m'aime comme un fils, tenait à me faire entrer véritablement dans sa famille ? Vous ne répondez pas ? Ah ! je le savais bien que vous connaissiez nos desseins, et que vous les approuviez tacitement.

— Moi ? s'écria-t-elle. »

Il lui prit la main.

« Pourquoi le nier, Suzanne ? Rappelez-vous d'ailleurs ce que vous m'avez dit lorsque nous nous sommes quittés il y a trois ans. »

Elle se mit à rire.

« Il y a trois ans. Oh oui, cela, je me le rappelle. Mon Dieu ! que nous étions naïfs ! De vrais innocents. »

Daniel tressaillit.

« Au nom du ciel, Suzanne, ne parlez point ainsi ; ne vous riez pas de vos promesses. »

La petite personne se mordit la lèvre.

« Je ne vous ai pas fait de promesses, Monsieur », dit-elle avec hauteur.

Il y eut un instant de silence, puis Suzette reprit son air affectueux.

« Voyons Daniel, expliquons-nous. Si je vous comprends bien, vous voudriez m'épouser, associer votre misère à la mienne. Mais c'est une absurdité, une folie indigne ; réfléchissez donc. De quoi vivrions-nous ? Mon pauvre ami, vous ne pourriez même pas m'assurer le pain quotidien ; votre seule ressource est cette petite clientèle dont vous parlez avec emphase. Je vous demande un peu ! Des profits si éventuels !... Mais que sert de

discuter? Vous avez trop d'intellect pour ne pas voir aussi bien que moi, qu'un semblable mariage est impossible.

— Cependant votre mère...

— Maman? Oh! vous savez, elle a été si pauvre... puis elle a une fille Marquise, ça suffit à son ambition. Mais ni Camille ni son mari ne me permettraient de risquer ainsi mon avenir. Ils ne vous approuveraient pas non plus de perdre le vôtre. Car votre avenir serait perdu, Daniel. Quels regrets pour nous tous qui vous aimons, qui voulons votre bonheur! Allons, soyez raisonnable, abandonnez cette chimère. Tenez, je vais être franche et vous dire le fond de ma pensée : les circonstances sont favorables et, avec l'appui de M. de Sennerive, nous pouvons faire de très beaux mariages, vous de votre côté, moi du mien. »

Il se récria.

— Me marier? Jamais, Suzanne.

— Si, oh si, je le veux, et il faudra vous établir le premier. Autrement je ne serais pas heureuse, je n'oserais pas me fiancer, il me semblerait toujours vous voir venir avec un manteau à l'espagnole, un air farouche, une chevelure en désordre pour me dire comme Ravenswood à Lucie de Lammermoor : « Me reconnaissez-vous, miss... Suzette? »

XI

Le château de Tresserves, moins vaste que celui d'Aigues-Vertes, n'avait point son aspect imposant; mais c'était une demeure plus riante et mieux située; les beautés de la nature s'y mêlaient à celles de l'art. Si l'on n'y trouvait ni parc, ni forêt seigneuriale, il y avait de grands jardins, des sources jaillissantes, un quinconce de marronniers pour les jours brûlants, des pelouses où les enfants allaient s'ébattre, et de magnifiques catalpas sous lesquels s'asseyait la mère attentive.

Trois lieues séparaient ce domaine de celui d'Aigues-Vertes. Douze kilomètres, c'était peu pour Albert et beaucoup pour Sabine qui n'avait guère de loisirs. Elle ne vivait que pour ses petits bien-aimés, se dévouait à eux sans réserve et s'en trouvait récompensée; d'ailleurs, les babies grandissaient et se fortifiaient. Georges, si frère jadis, était à cette heure un beau garçon de cinq ans; après lui venait Lucien, un gros joufflu. Celui-ci n'avait jamais donné d'inquiétudes, il était de complexion robuste; mais la petite Maria qui entraînait dans son septième mois, était aussi délicate que Georges avait pu l'être et réclamait les mêmes soins. Sabine ne les lui marchandait pas et se fatiguait beaucoup. On s'en apercevait : la jeune femme n'avait plus cette éclatante fraîcheur qui la distinguait autre-

fois; mais elle ne s'en tourmentait guère « c'est un mauvais moment à passer » disait-elle, lorsque son père et son mari faisaient d'inutiles représentations.

Ce jour-là elle promenait sa fillette dans le jardin, pendant que le jeune père entraînait sous les marronniers les deux garçons, dont la gaieté turbulente fatiguait la petite sœur. Celle-ci commençait à s'assoupir, lorsque M. de Sennerive se montra sur le perron. Il était en costume de chasse, et il avait quitté ses amis pour venir à Tresserves.

Sabine confia son doux fardeau à Maude, la bonne anglaise, et courut à la rencontre du Marquis.

— Je ne vous attendais point aujourd'hui, cher père, et voici une bonne surprise, dit-elle joyeuse. »

M. de Sennerive l'embrassa tendrement, lui donna des nouvelles de Camille et du petit Théobald, puis lui dit d'un ton de reproche.

« Je viens te gronder, ma fille; nous avons diné hier dans le bois, assez près d'ici, et tu n'y étais pas. Cela m'a fait de la peine.

— Mon bon père, si j'avais pu! Mais il m'a été impossible de quitter Maria; sa dentition me donne du souci. Je n'ai presque pas dormi la nuit dernière. »

M. de Sennerive la regarda avec inquiétude.

« En effet, ma pauvre enfant, tu as mauvaise mine.

— Oh! père, comme de coutume. Depuis quelques mois je ne paie pas de mine, vous savez.

— C'est vrai, trop vrai, Sabine. Pourquoi t'obstiner à nourrir cette petite? tu te fatigues, tu t'épuises. » Elle soupira et répliqua tristement :

« Voilà ce qu'Albert me disait tout à l'heure; il s'occupe beaucoup de ma santé; je crains qu'il ne m'oblige à donner une nourrice à l'enfant, cela me désolerait. Songez donc! j'ai nourri mes fils et je confierais à une étrangère la chère petite que j'ai tant désirée! Mais, par la suite, ma fille se figurerait que je l'ai moins aimée que ses frères. Non, non, je ne veux pas. Elle a six mois d'ailleurs, ce n'est plus la peine de s'inquiéter. »

M. de Sennerive l'écoutait avec attendrissement.

« Tu es une mère tendre et dévouée, ma Sabine, j'espère que tes enfants te dédommageront de tant de sacrifices; mais il ne faut pas qu'ils te fassent oublier ton père et sa famille. Aussi je compte que, malgré la dentition et les nuits blanches, tu viendras à Aigues-Vertes lundi prochain, c'est l'anniversaire de la naissance de Camille. Nous célébrerons joyeusement cette fête. Les vigneron et les ouvriers de la forge se proposent d'offrir un bouquet en grande pompe. Il y aura compliment, musique et *cætera*. Pour reconnaître la politesse, nous ferons danser ces braves gens sur la pelouse; Camille ouvrira le bal, elle a toujours rêvé d'ouvrir un bal cham-

pêtre. Le soir nous jouerons la comédie; mais ceci tu ne peux l'ignorer.

— Oh non, répliqua gaiement la jeune femme, je n'ignore point que vous avez arrangé un théâtre dans la salle de billard, et que lundi vous donnerez la première représentation. Albert m'a raconté tout cela. Il a un rôle dans la pièce, n'est-ce pas?

— Un très beau rôle. Ton mari est un de nos meilleurs acteurs. Ma petite belle-sœur joue bien aussi. Enfin tu verras, car je le répète, nous comptons que tu viendras et que tu amèneras les enfants.

— Certainement, père, nous irons et avec grand plaisir. Je suis toujours si heureuse de pouvoir passer une journée chez vous! Lorsque

ma fille me le permettra, je vous ferai de fréquentes visites; en attendant je vous envoie mon mari.

— Pas hier, Sabine.

— Ah! hier ce n'est pas ma faute. Albert se figurait que j'étais souffrante, et n'a pas voulu me quitter. Aviez-vous beaucoup de monde?

— Mais oui, des personnes du voisinage, outre celles qui sont à la maison. Puis il nous est arrivé un cousin de ma femme, Daniel Grey. Toutefois ce n'est pas lui qui égayera nos réunions, il est taciturne ce jeune homme... ou timide peut-être. Mais voici Albert et nos deux garçons. Venez, mon gendre, que je vous gronde aussi. On ne vous a pas vu hier et ces dames sont fort mécontentes. » MICHEL AUBRAY.

(La suite au prochain numéro.)

L'HORLOGE

Quand le nouveau-né dans un cri
Dit à sa mère : Me voici!
Faut-il qu'on s'égaie ou qu'on pleure?
De son sort triste ou fortuné,
Quel qu'il soit, l'horloge a sonné
La première heure.

L'enfant grandit; son cœur déçu
Bientôt hélas! s'est aperçu
Que la vie est souvent un leurre.
Sur la détresse de ses jours,
L'horloge impassible, toujours
Sonnera l'heure.

C'est en vain qu'il aura compté
Sur sa jeunesse et sa beauté;
Beauté, jeunesse à la malheure,
Avec l'âge tout s'en ira,
Et l'horloge continuera
De sonner l'heure.

Du temps, sur l'or de tes cheveux
Dont l'Amour a tressé les nœuds,
Et qu'en tremblant ma lèvre effleure,

Demain l'outrage aura passé,
Et l'horloge, au timbre glacé,
Sonnera l'heure.

Rien ne dure en ce monde-ci
Que le hasard tient à merci,
Monde où l'on naît pour que l'on meure.
L'an par un autre est effacé
Et l'horloge n'a pas cessé
De sonner l'heure.

Un jour ce monde finira;
Le silence, un jour, planera
Seul sur notre vide demeure;
Le ciel à son tour s'éteindra
Et l'horloge alors cessera
De sonner l'heure.

Horloge, servante du temps,
Qui sembles guetter nos instants
Pour les trancher dès qu'il les sème,
Puisses-tu ne sonner jamais
Que des jours de calme et de paix
Sur ceux que j'aime!

E. PUFFENEY.

L'ÉTOILE DES ROIS MAGES

(SUITE)



N'était en septembre, Genève était animé, les hôtes se remplissaient d'étrangers. Je me souviens encore de la première visite que fit à la villa le baron de Bruci, qui jouera un grand rôle dans mon récit.

Je le rencontrai dans l'escalier, en sortant de

la chambre de tante qui m'avait lu les lettres de Jeanne et de Cam, bien tristes tous deux de n'avoir pas de vacances.

« Tante, je voudrais aller avec toi à Paris. On me tourmente trop ici.

— Quel nouveau grief as-tu, Louissette?

— Nadine prétend que notre grand Lafontaine est moins connu que le fabuliste Kryloff, et elle donne pour preuve que l'auteur russe a sa statue

au jardin d'été de Saint-Petersbourg, tandis que Lafontaine n'a pas la sienne aux Tuileries.»

Tante se mit à rire, puis elle me répondit :

« Après les petites Anglaises de la bibliothèque protestante qui débitent des sermons à tout propos et à tout venant, je ne connais rien de plus ennuyeux que les petites Françaises patriotes et susceptibles. Le bonhomme Lafontaine n'a que faire de ton plaidoyer pour rester immortel, ma nigaude chérie. Va jouer; il faut que je travaille.»

Dire que je me serais jetée au feu, comme un pompier, pour une tante qui m'appelait nigaude!

M. de Bruci était un oculiste italien, décoré, médaillé, qui, pendant sa tournée annuelle à Genève, faisait de grandes réclames dans les journaux et donnait ses consultations dans le plus bel appartement de l'hôtel de la métropole. On prétendait que deux dames anglaises, aux yeux malades, le suivaient de ville en ville, dans l'attente d'une guérison.

A force d'entendre parler des cures merveilleuses du baron, on sentit renaitre à la villa un espoir qu'avaient déçu, depuis trois ans, les plus célèbres oculistes russes et français. M. Issoupop était allé trouver l'Italien, lui avait raconté l'imprudence de sa fille qui, étant sortie un soir d'hiver, seule dans son traîneau pour porter des secours à une paysanne qu'elle affectionnait, s'était égarée dans la steppe, endormie sur la neige et réveillée aveugle.

Le baron de Bruci, après avoir écouté avec attention le récit du seigneur russe et lui avoir adressé quelques questions, avait déclaré la cure impossible et s'était levé en se disant attendu par un ex-prince régnant. Mais M. Issoupop avait insisté, supplié, et l'oculiste avait enfin consenti à aller voir mademoiselle Véra.

Il avait longuement consulté son carnet d'un air important, puis il avait promis de se rendre à Fernex le lendemain, entre trois et quatre heures.

Mademoiselle Vera se promenait au jardin, appuyée sur le bras de son fiancé, quand le coupé de l'élégant docteur s'arrêta devant la grille d'entrée. Le cousin et la cousine étaient aussi émus l'un que l'autre, et les enfants, comprenant instinctivement qu'il allait se passer quelque chose de grave, cessèrent de jouer.

A l'heure du dîner, nos yeux interrogateurs regurent une réponse. La joie embellissait tous les visages, la tendresse débordait de tous les cœurs; il n'y avait pas à en douter, le baron avait donné de grandes espérances.

A partir de ce jour, l'oculiste vint chaque jour et à toute heure à la villa, qui était située à égale distance de Genève et de Fernex. Son couvert était toujours mis et nous nous habituâmes à le voir aussi assidu auprès de mademoiselle Véra que l'était Wladimir. Il chantait avec elle des duos italiens, lui récitait les sonnets de Michel-Ange, aussi grand poète que peintre et sculpteur de génie; Bref, il semblait délaïsser sa clientèle

pour ne s'occuper que de la belle mademoiselle Issoupop.

Quoique bien jeune à cette époque, et toujours en butte aux tracasseries de Nadine, de Macha et de Lydie, qui, lorsqu'elles composaient ou jouaient des comédies, me réservaient invariablement un rôle ridicule, je me souviens que ma tante et Vladia causaient souvent ensemble et paraissaient d'autant plus tristes que mademoiselle Véra semblait plus gaie et confiante en l'avenir.

Il fut enfin décidé que l'opération aurait lieu le 15 octobre. L'oculiste avait d'abord fixé la date du 10, mais la famille russe exigea qu'on attendit l'arrivée d'un ami de Wladimir, médecin à Moscou.

Tout en ne partageant pas les espérances des Issoupop, le docteur slave ne se refusa ni à prêter son concours au baron de Bruci, ni à surveiller les suites de l'opération. Il fit comprendre à la jeune fille que l'habileté de l'opérateur ne suffirait pas à lui rendre la vue, qu'il n'y avait de guérison possible que si elle consentait à rester pendant deux mois dans une obscurité complète, avant de retirer son bandeau.

La jolie aveugle promit une soumission absolue et l'opération eut lieu à la date annoncée.

Dès la veille, nous avions été conduits tous les sept, c'est-à-dire les quatre fillettes et les trois garçonnetts, chez une dame d'Odessa, alliée aux Issoupop, qui habitait momentanément Vevey. Cette dame, — gracieuse et hospitalière, comme le prouve son désir de garder chez elle sept enfants bruyants, escortés par une jeune gouvernante trop peu autoritaire, — avait elle-même un fils d'une quinzaine d'années, nommé Dmitri.

Ce Dmitri, enfant gâté et insupportable, auprès duquel aucun précepteur n'avait voulu demeurer, parlait à tort et à travers de politique, de sociologie, de biologie et de bien d'autres sciences auxquelles je ne comprenais rien. Tandis que je bâillais en l'écoutant, Nadine, nature romanesque et exaltée, goûtait les discours du jeune fou, lisait, à l'insu de sa faible gouvernante, les ouvrages dangereux que lui prêtait Dmitri et perdait la tête.

Un matin, elle me prit à l'écart et me dit avec mystère :

« Tu vas être ma confidente, chère grue; je sais que tu es muette comme une carpe, surtout quand tu as peur, et j'ai à te révéler des événements graves, Dmitri m'a initié aux malheurs de ma nation, aux souffrances des prolétaires et je suis devenue nihiliste.

» Il serait trop long de t'expliquer ce que signifie ce mot, ma petite moutonne à deux pattes. Qu'il te suffise d'apprendre qu'un grand écrivain, chef du parti dans lequel je veux me ranger, est en ce moment à Lausanne. Dmitri et moi, nous voulons aller dès demain lui offrir nos services. Il ne peut manquer de les accepter.

— Tu ne feras pas une chose pareille, Nadine, m'écriai-je en pleurant.

— Je la ferai, fontaine à jet continu, et j'exige que tu m'aides à tromper la gouvernante. Gare à toi si tu trahis mon secret ! »

Nadine était violente et dominatrice. Une peur bleue s'empara de moi.

« Où est mon devoir ? me demandai-je toute la journée, en feignant d'apprendre mes leçons. Ah ! si ma tante était auprès de moi ! Pourquoi suis-je séparée d'elle en un moment si difficile ? »

Le résultat de mes perplexités fut une violente migraine, non simulée, qui me retint au lit le lendemain et me dispensa d'être complice de Nadine ou traître à l'amitié que nous nous étions jurée.

La journée me sembla horriblement longue. Vers le soir, Lydia et Macha vinrent me tenir compagnie et me racontèrent que leur gouvernante était très inquiète.

« Figure-toi que Dmitri et Nadine sont partis quelques minutes avant nous pour la promenade, que nous n'avons pu les rejoindre et qu'ils ne sont pas de retour.

— Ils se seront peut-être perdus, répondis-je en rougissant.

— Evidemment ! Dmitri est si étrange et Nadine si volontaire que rien ne m'étonne de leur part, » ajouta Macha.

Il était déjà nuit quand des éclats de voix et des bruits de portes, ouvertes et fermées avec brusquerie, m'apprirent le retour des fugitifs. Je sus le lendemain qu'ils avaient, en rentrant, l'air honteux, mécontent, et que, sous prétexte de fatigue, Nadine s'était couchée sans souper. Quant à Dmitri, il avait bu son thé en silence et avait traité de *dourak* la pauvre Lydia, qui le fatiguait de ses questions. Or, ce mot de *dourak*, qui signifie *insensé*, est, paraît-il, fort injurieux, car ma compagne ne le lui pardonna pas.

M. et madame Skoltof avaient passé à Genève la journée choisie par les jeunes fous pour leur équipée. Ils ne revinrent que le lendemain soir. Préoccupés de l'achat d'une propriété, ainsi que de la santé de mademoiselle Vera, ils ne firent aucune question sur la conduite des enfants. Le coup de tête de Nadine passa donc inaperçu.

Zorastre a eu raison de dire : « Il est plus facile de faire le mal cent fois par jour que de faire le bien une fois dans l'année. »

Il n'en est pas moins vrai que notre conscience devient un hôte gênant quand nous commettons une faute. Mon amie avait-elle compris la sienne, ou le grand écrivain, chef du parti rénovateur, comme elle l'appelait, l'avait-il mise à la porte de chez lui, c'est ce que je ne puis affirmer. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne parla plus politique à dater de sa sottise excursion et qu'elle n'échangea plus un mot avec Dmitri, se contentant de lui tirer la langue ou de lui

jeter du sable dans les yeux, quand il passait à côté d'elle au jardin.

Le garçon, déjà brusque et impoli par nature, crachait à terre en la regardant avec ironie, ce qui est le signe habituel du souverain mépris chez le paysan slave.

Ainsi se termina l'épopée des futurs martyrs d'une cause qui ne me paraît nullement sainte, à l'heure où j'écris.

Quelques jours plus tard, M. et Madame Issoupop venaient remercier les Skoltof de l'hospitalité donnée aux enfants et nous ramenaient aux *Lilas*.

L'état de mademoiselle Vera était toujours le même. Ma tante et Vladia partageaient la nuit de vingt-quatre heures imposée à la jeune fille par le docteur, et tenaient à tour de rôle compagnie à celle dont le bandeau ne devait être enlevé que le 16 décembre.

On nous avait fait promettre de ne pas faire du bruit jusque-là, et de ne jamais entrer dans l'appartement de la malade.

Pour nous consoler de la vie un peu austère pour notre âge, que les circonstances nous imposaient, l'excellent M. Issoupop nous fit organiser, au milieu du pré, un *pas de géants*.

Voici en quoi consiste ce jeu russe :

On attache à un haut poteau, au moyen d'anneaux de fer, de longues cordes terminées par une ceinture. Chaque joueur passe cette ceinture autour de sa taille, et, se cramponnant à la corde, galope en cercle. L'entraînement est général et le coureur intrépide peut être lancé à des hauteurs effrayantes ou s'enrouler dans la corde de ses compagnons.

Bien entendu les jeunes Issoupop, que le danger attirait, se livraient avec ardeur à cet exercice vertigineux, s'amusant aux dépens de la poupée française, qui poussait des cris stridents toutes les fois qu'on s'élevait trop haut.

« Cache ta tête pour ne pas voir le danger, autruche sans plumes, et laisse-toi entraîner, me criaient mes redoutables compagnes.

Heureusement le bon Vladia, de plus en plus mélancolique et silencieux, venait protéger la poupée française et calmer les élans de ses cousins et cousines.

Le jour si impatiemment attendu de la levée du bandeau était proche et l'émotion s'était communiquée aux nombreux amis et serviteurs.

J'entendis un soir deux domestiques traiter le baron de Bruci de charlatan et prédire qu'un malheur menaçait la villa *des Lilas*.

— La salière s'est renversée et j'ai rencontré le pope en allant chercher ce maudit Italien, disait le cocher.

— Mauvais présages, Petrouchka ! D'ailleurs, quand on est aveugle, c'est impie de ne pas accepter son sort avec résignation et de lutter contre le bon Dieu. »

Je m'enfuis et courus chez ma petite tante

pour lui confier ce que je venais d'entendre, mais elle était enfermée avec mademoiselle Véra et ne vint pas même au dîner de famille. On les servit dans le boudoir, attenant à la chambre noire, la jeune fille se sentait si nerveuse qu'on n'osait la laisser seule un instant.

Malgré notre désir d'être présents à l'émouvante scène de la levée du bandeau, nous fûmes tous consignés au salon et l'épreuve décisive n'eut pour témoin que l'oculiste, madame Issoupop, le médecin russe et ma tante.

Le père et le fiancé arpentaient fiévreusement la pièce à côté.

Soudain un cri de joie se fait entendre et vingt cris lui répondent. Elle voit ! elle voit ! se répète-t-on avec émotion. Vladia se trouve mal ; M. Issoupop couvre de baisers les mains de sa fille qui lui dit : « Fais entrer tous les nôtres, j'ai hâte de les embrasser. »

Les portes s'ouvrent et chacun entoure la jeune fille, si poétique dans sa longue robe de cachemire blanc, si heureuse de voir, de se sentir aimée.

C'est à cet instant que je pus comprendre la valeur morale des deux vieilles sœurs. Elles suffoquaient de joie, elles pleuraient en silence, se tenant par la main.

Dans leur vie de dépendance et de gêne, elles n'avaient jamais connu l'envie et leur affection pour les enfants de leur riche cousin, était aussi profonde que désintéressée.

Comme je me pressais contre ma tante, l'aimable voyante m'aperçut et me tendit la main.

« Tu es Louise, le passereau Français qu'oppriment mes vautours de frères ; le gentil mouton à deux pattes que tourmentent mes..... elle n'acheva pas.

— Monsieur de Bruci ! au secours ! ma vue se trouble. »

L'oculiste accourut vers elle, la força à rentrer dans sa chambre et à remettre son bandeau.

« Je vous obéirai, lui répondit-elle d'une voix caressante, si vous me promettez de ne pas quitter Genève et de venir chaque jour aux Lilas.

— Je m'y engage, Mademoiselle. »

Les émotions de l'enfance sont aussi courtes que vives. Nous avions pris une part sincère à la joie du 16 décembre ; mais, dès le lendemain, nous ne pensâmes plus qu'à la confection d'un gigantesque arbre de Noël et aux étrennes que nous espérions recevoir. Aucune de nous ne remarqua l'altération des traits du bon Vladia, ses longues promenades solitaires, sa tristesse croissante. Il ne nous vint même pas à la pensée de nous étonner du retard exigé par mademoiselle Véra dans les préparatifs de son mariage et de la coquetterie qu'elle déployait dans ses relations avec M. de Bruci.

Hélas ! j'ai su depuis, qu'impressionnée par la beauté et l'admirable voix de l'Italien, qu'elle

appelait son sauveur, mademoiselle Issoupop s'éloignait de jour en jour du cousin dévoué, mais sans charmes extérieurs, qui l'aimait depuis dix ans. M. de Bruci l'attirait et la captivait. Elle ne voyait que lui, ne pensait qu'à lui, et ma tante, témoin attristé de cet amour, luttait en vain contre l'aveuglement moral qui avait si brusquement succédé à la cécité vaincue.

« N'est-ce pas un noble orgueil, chère Hertha, disait un jour mademoiselle Véra à ma tante, que de vouloir épouser un homme utile à la société, un fils de ses œuvres, qui a su rendre son nom illustre ? La femme qui s'associe à un bienfaiteur de l'humanité fait un intelligent usage de sa fortune, car, en assurant l'indépendance de son mari, elle lui permet de se consacrer soit à la science, soit aux pauvres.

— Les hommes d'un vrai mérite, mademoiselle, donnent toujours et ne reçoivent jamais ; à leurs yeux, tout sentiment dont on tire profit cesse d'être respectable. »

Ma tante se méfiait de cet étranger titré, sans famille avouée et sans domicile fixe, dépensant au jour le jour tout ce qu'il gagnait, dur aux pauvres, avide de renommée et de luxe, désireux de capter les bonnes grâces d'une riche héritière.

Peu confiante dans la guérison de sa jeune compagne, elle désirait voir son existence associée à celle d'un honnête homme dévoué, non à celle d'un lanceur de réclames, séduisant il est vrai, mais qui pouvait n'être qu'un habile aventurier doublé d'un oculiste de mérite.

Les fêtes de Noël furent célébrées avec magnificence chez les Issoupop. Notre impromptu des *Quatre Saisons* fut applaudi. Lyda représentait le Printemps, Nadine l'Été, Martha l'Automne. Pour moi, j'étais l'Hiver et les grands garçons jetaient sur ma tête des petits papiers blancs qui simulaient la neige. Une comédie russe, à laquelle je ne compris rien, succéda à notre impromptu. Enfin les portes du grand salon furent ouvertes, et le sapin illuminé, enrubanné, orné de mille colifichets miroitant aux yeux, vint apporter aux grands et aux petits, les dons du généreux chef de famille. Le pope avait béni l'arbre ; les serviteurs étaient réunis ; la famille Skoltof et une autre famille russe qui passait les hivers à Genève, avaient été invitées à prendre part à la joie générale. Je n'avais jamais rien vu de si beau.

Nous en parlâmes pendant quinze jours, puis, dans la frivolité de l'adolescence et l'éternel besoin de renouveau particulier à notre âge, nous ne pensâmes bientôt plus qu'à inventer de nouveaux divertissements pour la semaine de Pâques.

Cependant, à quelques jours de là, j'entendis encore une conversation qui m'inquiéta. Voici dans quelles circonstances : Lasse du vacarme de notre salle d'étude, que nous transformions sou-

vent en salle de récréation, ennuyée d'entendre la plaintive voix de Dacha Alexandrowna répéter aux enfants, comme un prophète dans le désert : « *tiko, tiko* (doucement); si vous cassez les glaces avec vos balles, je m'en lave les mains comme Pilate, » je m'étais faufilée dans la chambre de ma tante et là, blottie dans un fauteuil, cachée par les rideaux de la fenêtre, j'écoutais une romance de la princesse Kotchoubeï que chantait mademoiselle Véra au baron de Bruci, dans la pièce voisine. Il était quatre ou cinq heures du soir; il neigeait, et la chambre était presque obscure. Ma tante et Vladimir entraient en causant.

« Je n'ai pas encore de preuves certaines, disait ma protectrice, mais je m'informe. Ayez confiance en moi.

— Hélas! chère mademoiselle Morin, nous aurons beau faire pour la sauver, nous n'y parviendrons pas, disait en soupirant le pauvre jeune homme. Ecoutez avec quelle émotion elle chante la mélodie que je lui ai en vain demandé hier de nous faire entendre. Elle ne se sentait pas en voix, m'a-t-elle répondu. En effet, le baron n'avait pu venir; les heures lui semblaient lourdes!

— Ecoutez-moi, monsieur Vladimir, si vous ne défendez pas votre propre bonheur, si vous gémissiez au lieu d'accepter la lutte avec cet Italien sans vraie noblesse, je vous prévient que je prendrai votre rôle, que je partirai pour

Paris, où M. de Bruci a passé deux ans, et que je ne reviendrai en Suisse qu'avec des renseignements certains sur son honorabilité.

— Vous feriez cela, chère mademoiselle Hertha, s'écria d'une voix émue Vladimir Issoupol? Comment pourrai-je jamais reconnaître.

— N'achevez pas! interrompit gaiement ma tante, vous allez dire une sottise. On fait ce qui est juste parce qu'il est doux et honnête de le faire. Démasquez un fourbe, ce n'est pas monter à un mât de cocagne pour décrocher la fimbale d'argent. Voulez-vous me permettre de vous parler franchement? Vous êtes un grand enfant, malgré vos vingt-six ans, et tandis que vous vous chagrinez, le temps passe et les autres agissent. Il faut que nous nous unissions pour mettre fin à ce qui se passe aux *Lilas*. Il y a péril en la demeure.

— Oh! partez vite, mademoiselle Morin, je suis si malheureux! Vous seule êtes capable de découvrir la vérité. Il n'y a pas votre pareille au monde, la main sur la conscience.

— La main sur la conscience, j'ai en horreur les compliments. C'est l'heure du dîner, laissez-moi m'habiller et, de grâce, reprenez possession de vous-même et ne ressemblez pas à un personnage d'Ossian qui aurait revêtu un complet à carreaux »

MARIA DE FOS.

(La fin au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

GATEAU DE POMMES

Pelez les pommes et videz-les, coupez-les en tranches minces, garnissez-en le fond d'un moule, préalablement garni de papier; couvrez-les d'une très petite couche de beurre, un peu de sucre pilé et de la râpure de citron; mettez une autre couche de pommes, beurre, sucre, citron, jusqu'à ce que le moule soit plein, faites cuire au four pendant une heure; démoulez, couvrez le gâteau de confiture de groseille, piquez-le de filets d'angélique et de cédrat, et servez froid.

TOMATES, FARCIES

Prenez de belles tomates bien mûres, fendez-les en deux dans le sens de leur largeur, enlevez les petits grains de semence et le liquide que contiennent les tomates; n'en laissez que la chair ferme. Remplissez-les, jusqu'à former un petit dôme, de mie de pain mêlée avec une gousse d'ail et une poignée de persil, sel et poivre; chaque tomate ainsi préparée devra être recouverte de plusieurs morceaux de beurre frais. Mettez au four très chaud pendant une demi-heure, pour faire gratiner.



REVUE MUSICALE

Théâtres lyriques. — Le Dieu Wagner.
Nouveautés.



PENDANT ce dernier mois, Septembre, aux soirs déjà brumeux, les théâtres se préparent et un certain nombre a « recommencé » la lutte. Celle des intérêts, comme toujours, marche de front avec celle de l'art, heureux encore quand elle ne la prime pas, même sur nos principales scènes.

Le monde des salons qui sous le prétexte de prendre un repos très mérité, n'a trouvé qu'agitation et fatigue dans les stations savoisiennes, helvétiques, pyrénéennes ou bretonnes, s'est rabattu avec bonheur sur les châteaux, où l'arrivée de l'automne va être saluée avec acclamation. C'est là, seulement, à cette dernière étape de la vie buissonnière, que l'on goûte tout le charme du calme, de la liberté et d'une salutaire possession de soi-même. Ce n'est donc pas devant le Tout-Paris élégant que l'Opéra-Comique a rouvert ses portes, ni que l'Opéra, après de nombreux débuts plus ou moins réussis, continue ses reprises, ses rentrées qui se font tout doucement.

On ne sait trop lequel de *Tabarin* ou des *Deux Pigeons*, aura le premier les honneurs de l'affiche, mais ce qui semble certain, c'est que la seule œuvre importante et sérieuse qui pouvait jeter quelque éclat sur notre première scène lyrique, paraît reculée vers l'an de grâce 1885. L'Opéra aspirerait-il à devenir une succursale de l'Éden? La danse y règne en grande maîtresse. Mieux valent encore cent fois nos bons vieux compositeurs avec leurs substantielles partitions en quatre ou cinq actes : *Prophète*, *Huguenots*, *Guillaume Tell*, *Rimini*, et *tutti quanti*, que ces hasardeuses premières, qui, même escortées par le succès, n'ont ni le caractère, ni l'importance qui conviennent à une Académie nationale de Musique.

On ne songerait pas à de telles réflexions si à côté de *Tabarin*, par exemple, on voyait luire l'aurore très prochaine d'un *Richard III*, d'un *Egmont*, ou de toute autre tentative artistique; pourtant, il ne faut désespérer de rien.

A l'Opéra-Comique il en est tout autrement, et si la réouverture se fait sur des reprises, le *Joly*

Gilles est prêt à paraître devant son juge. Les *Étoiles*, fidèles au rendez-vous, sont revenues peu à peu se ranger sous le spectre de leur habile ordonnateur. Heilbron, Van Zandt, puis Adler, quel ravissant trio ! sans compter que du côté du sexe fort, on sera admirablement partagé. Aussi, les études de *Diana*, le nouvel ouvrage de MM. Paladilhe et Régnier fils, marchent-elles avec une verve pleine de promesses.

Mais où l'activité règne triomphante, c'est au Théâtre-Italien, dont le riche programme fourmille de séductions.

Avant de donner la liste des ouvrages nouveaux et anciens, italiens et français, que la Direction compte représenter, nous voulons tracer ici le tableau des artistes et du personnel engagés pour cette brillante saison.

Directeur : M. Victor Maurel.

Étoiles de première grandeur : Mesdames Adeline Patti, Marcella Sembrich, Caroline de Cepeda, Gughielmina Tremelli.

MM. Ernest Nicolini, Victor Maurel, Édouard de Reszké.

Soprani, mezzo-soprani et contralti : Carolina Violetti, Élisabeth Janvier (de l'Opéra), Emma Calvé (du théâtre de la Monnaie de Bruxelles), Lucia Dupuis (de l'Opéra-Comique), Julia Valda, Elvira Conti, Elga Mattruzzi, Vanda Morelli.

Ténors et barytons : Ottavio Novelli, Charles Lubert (qui a créé *Dimitri* à Bordeaux), Ernesto Giannini, Giovanni Paroli, Rodolfo Bolcioni, Louis Lauwers, Albino Verdini, Pedro Ughetti.

Basses : René Fournets (un premier prix de cette année), Fernando Lukz, Alfred Dejean, Carbonne, basse comique.

Chefs d'orchestre : Gialdino Gialdini, Arnaldo Conti. — *Chef de chœurs* : Benjamino Lombardi. — *Chef de fanfare* : Damaret. — 70 musiciens d'orchestre. — 80 choristes. — *Maître de ballet* : Cesare Marzagera. — 40 danseuses. — *Régisseur général* : Emile Mark. — *Régisseur de la scène* : Dèze David. — *Peintre décorateur* : Chevalier Magnani. — *Chef machiniste* : Gaëtan Mastellari. — *Chef d'accessoires* : Croce. — *Costumier* : Zamperoni.

Ajoutons à cela les noms des vertueuses Christine Nilsson, Caroline Sala, Gayarre, Masini et Tomagno, qu'il est fortement question de faire entendre sur cette scène.

La direction du Théâtre-Italien s'est décidée à adjoindre à son programme des opéras français. Il est question de cinq nouveaux ouvrages pour la prochaine saison, ce qui nous paraît énorme. Le premier qui passera : *Aben-Hamet*, de MM. Théodore Dubois, Détröyat et A. de Lauzières, sera prêt vers les premiers jours de novembre, assure-t-on. Viendront ensuite successivement : *Richard III*, de MM. Salvayre et Emile Blavet; *le Chevalier Jean*, de MM. Jondrières et Edouard Blau; *Benvenuto Cellini*, de MM. Eugène Diaz, et Gaston Hirsch; *Joël*, de madame la baronne Legoux.

De plus, on annonce trois opéras italiens, nouveaux pour Paris : *Mefistofele*, de Boïto; *Gioconda*, de Ponchielli, et *Il Guarany*, de Gomès.

Toutes ces merveilles n'empêcheront pas le répertoire habituel qui se déroulera sur les ouvrages suivants, à peu de chose près : *La Traviata*, *Don Juan*, *le Barbier de Séville*, *Rigoletto*, *Ballo in Maschera*, *Lucia*, *Norma*, *Lucrezia Borgia*, *Trovatore*, *Semiramis*, *Ernani*, *I Puritani*, *Saffo*, *Maria di Rohan*, *Poliutto*, et d'autres encore.

Nous le répétons, tout cela nous paraît fantastique et si la moitié seulement de ce plantureux programme est mis en œuvre, le Théâtre-Italien aura bien mérité de l'art et du public. C'est le 25 octobre que l'ouverture en est fixée, et c'est la *diva* Patti qui en fera les honneurs.

Le Théâtre-Lyrique cherche à renaître de ses cendres. Ce n'est qu'avec une extrême réserve qu'il faut s'aventurer à travers ces ruines, et on se demande comment il pourra parvenir à se réédifier, quand on sait que M. Maurel donne une si large hospitalité aux compositeurs français. Il ne faut décourager personne, surtout lorsqu'un nouveau Directeur, tel que M. Garnier se présente aussi magistralement à son public. Le choix de l'*Étienne Marcel*, de M. Camille Saint-Saëns, est des plus heureux pour l'ouverture de l'Opéra-Populaire, qui à l'heure où nous sommes, tardera peu, et sera sans doute accomplie lorsque nos lignes paraîtront.

On sait que M. Garnier ne s'en tiendra pas là : Voici les titres de deux ouvrages nouveaux qu'il se propose de monter : *Le Barde*, de M. Gastinel, et *le Mariage de Tabarin* (ne pas confondre avec *Tabarin* de l'Opéra). Ce dernier est de MM. Paul Ferrier et Emile Pessard, tandis que celui du Théâtre-Lyrique est composé, paroles et musique, par madame Pauline Thys, qui a déjà fait ses preuves et n'est pas la première venue.

Pour changer de conversation, voici un fait-divers qui n'est pas sans intérêt. Il paraît que le dieu Wagner, s'il était encore parmi nous, verrait pâlir les rayons de sa gloire, aux lieux mêmes où elle naquit et se développa pour illuminer le monde entier — selon ses fidèles adep-

tes — ce pauvre vieux monde, qui a tant de peine à en être ébloui, cependant.

Le Ménestrel raconte que : « un journal de Milan, *la Perseveranza*, dont le rédacteur musical ordinaire, le docteur Filippo Filippi, est cependant l'un des Wagnériens les plus déterminés qui existent, reçoit de Munich, à propos des récentes représentations de *Parsifal* qui ont eu lieu à Bayreuth, la correspondance suivante, qui est de nature à jeter un froid sur certains enthousiasmes peut-être un peu excessifs : — « Pour le dire franchement, le théâtre était loin cette fois d'être plein, en dépit d'un grand nombre de billets gratuits qui avaient été distribués. Parmi les personnages importants qui étaient présents, il faut noter : la reine de Grèce, les princes Guillaume et Alexandre de Hesse, les comtesses Usedom et Schleinitz, les Wagnériens bien connus : Tappert, Wolzogen, Eyriar, Rubinstein, d'Albert, le poète Ernest Wildenbruck, l'abbé Liszt, le ministre Buttikammer, etc. ; Scarria, mesdames Materna, Reichmann, Winkelman, Tuchs et Flanck ont chanté admirablement de même que le chœur des vingt-quatre jeunes filles, qui a été magnifique; grand bien à dire aussi des machines, dirigées par Brandt. L'orchestre, sous la direction du maestro Lévi, superbe ; mais l'enthousiasme du public fut très mince, ce qui fait craindre que les autres représentations soient encore moins suivies, et croire que le comité Wagnérien ne se laissera pas entraîner une seconde fois à de vaines espérances. »

Nous avons toujours pensé que le temps ferait justice des enthousiasmes exagérés, sincères ou de convention, pour ne laisser place enfin qu'aux appréciations saines, qui, tout en rendant justice aux beautés de l'œuvre de Wagner, n'eussent pas la prétention d'en faire le modèle infallible, l'idole unique du présent et de l'avenir.

Terminons en transcrivant ici une satire que nous avions cueillie dans *le Ménestrel*, précisément, il y a quelques mois, afin d'égayer nos lectrices, et que la profusion de documents nous a fait reculer d'insérer jusqu'à ce jour. Elle a pour but de prouver l'intolérance du maître Wagner et des musiciens de l'avenir.

C'est au dessert d'un diner d'artistes, à Marseille, que M. Millont, violoniste éminent, a improvisé cette spirituelle boutade. La voici dans toute son exactitude :

LES COMMANDEMENTS DES MUSICIENS DE L'AVENIR

- 1 Le dieu Wagner adoreras
Et aimeras parfaitement.
- 2 Sa musique seule joueras
En t'inclinant profondément.
- 3 Ses détracteurs tu châtieras
Et sans aucun ménagement.

4. Le voyage à Bayreuth feras
A tout le moins une fois l'an.
5. Le vieil Haydn tu railleras
L'emperruqué Mozart également.
6. De Beethoven n'accepteras
Que peu de chose... en bien cherchant.
7. Mendelssohn, tu l'affirmeras,
N'est qu'un élève de talent.
8. Schumann et Brahms admireras
..... Les dissonnances seulement.
9. Thomas, Gounod, tu blagueras
Avec dédain, très fortement.
10. Dans les journaux éreinteras
Tous les Français pareillement.
11. Avec amour tu reviendras
A nos amis les Allemands.

12. Et cela fait, tu passeras
Dans le monde pour un savant.
B. MILLONT.

Quelques remarquables et gracieuses nouveautés à noter : *L'Épi d'or*, mazurka de salon. — *Les Chevaliers du guet*, ronde de nuit, par Franz Hitz.

Pour le chant, deux mélodies dont voici les titres : *Puisqu'ici-bas il faut aimer!* poésie de Ch. Read, musique d'Aristide Mignard. — *Premier chagrin*, une belle et récente page de Félix Godefroid.

Se trouvent au *Ménestrel*, rue Vivienne, 2 bis.
MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE



A chère amie, nos dernières visites de famille m'ont conduite de Lyon à Aix en Savoie, par le chemin des écoliers : une route que je pratique le plus possible.

Il s'agissait de remonter le Rhône en bateau jusqu'au lac du Bourget, but de notre course : douze heures de navigation. Par la chaleur torride que nous subissions depuis deux mois, cela n'avait rien d'effrayant et ce fut avec joie que j'abandonnai la terre fumeuse, noire et gluante de la seconde ville de France pour les eaux vertes de son beau fleuve.

Les débuts de cette traversée sont assez monotones, et puis, il est cinq heures du matin, et j'ai encore sommeil; pour me distraire, je regarde autour de moi; rien de récréatif : Sur le tambour de l'escalier, je lis : *Plus de choléra, demander dans toutes les bonnes pharmacies la poudre du docteur H., lauréat de l'Académie d'Y. — Par ces temps d'épidémie, buvez de l'eau gazeuse iodique, ammoniacale, bi-carbonatée, ferrugineuse, azotée de Saint-Tulipan. — Grâce! Contre les troubles digestifs, il est bon d'employer à fortes doses l'alcool d'Ourilles. — Encore? mais c'est à vous donner la maladie!*

Et les voyageurs? Très inoffensifs et endormis comme moi; pourtant voici un type, une femme de cinquante ans qui en avoue trente-deux, sa marche ne pouvant être légère est sautillante; sa taille refusant de redevenir mince, est sanglée. Cette personne très pimpante, très emplumée,

assomme de ses mines de chatte blanche son brave homme de mari. Elle se penche languissamment à son oreille pour lui dire qu'il est six heures moins un quart; ce sont de petits cris effarouchés, si un chien passe sous son fauteuil, des élans passionnés à babord ou à tribord pour contempler un banc de sable ou un radeau de charbon; et toutes les demi-heures un lunch plantureux afin de soutenir ses forces défaillantes.

Et n'ayant rien de mieux à faire, je critique ce prochain ridicule.

N'y a-t-il donc pas une physionomie sympathique dans toute cette embarquée? Si fait, celle de Paul qui, le lorgnon à l'œil, regarde avec un vague sourire, une maison de campagne qui se perd dans la verdure à mi-côte.

« Ne vous rappelle-t-elle pas le Caylar, » me dit-il à voix basse?

Le Caylar, quels souvenirs! Et jusqu'à ce qu'une courbe du fleuve nous cache la *bastide*, nous regardons avec attendrissement ses grands murs gris et ses ardoises brillantes.

Peu à peu, notre route humide se pare de prairies accidentées, d'îles verdoyantes; les collines deviennent montagnes, les saulées vont jusque dans le fleuve mirer leur feuillage d'argent, les eaux clapotent gaiement contre les aspérités de leur lit rocheux. Nous filons avec des allures de serpent, pour suivre les caprices des eaux vagabondes. A tout instant la route semble fermée par une muraille à pic qui tombe du ciel; encore un tour de roue, et l'horizon s'agrandit, nous

découvrons des plaines fertiles où les troupeaux paissent en liberté.

Nous nous ensablons, c'est une des nécessités du voyage. Nous sommes priés de passer à droite, pour livrer la gauche à la manœuvre. On jette une corde, la machine mugit, les bois grincent, la quille râcle, ma voisine jette un cri plaintif et entame une aile de poulet; une forte secousse; nous voilà partis!

A M., deux charmantes voyageuses viennent prendre place à nos côtés, la mère n'est plus jeune, mais la grâce et la distinction se révèlent dans le moindre de ses mouvements; c'est une parisienne, cela se voit rien qu'à la manière dont elle retient son grand voile de crêpe et drapé sur ses épaules un châle de laine. La jeune fille, une échappée de couvent, laisse voir sans exagération toute sa joie de changer de place. A mesure que nous nous rapprochons de la station suivante, elle devient plus attentive à ce qui se passe sur la berge: « Y seront-elles? »

Sa lorgnette fouille tous les alentours et s'abaisse découragée, pour recommencer la minute suivante. « Elles y sont, les voici! »

Je regarde, et j'aperçois trois oiseaux bleus, serrés en brochette contre la balustrade du ponton. Rien de joli comme ce groupe qui envoie des baisers à la voyageuse avec des yeux pétillants de joie et de franche amitié. Ces trois mignonnes n'ont pas de pousifs volumineux, pas de voiles pour garantir leur teint; aucun artifice, des blouses de toile bleue avec de grands cols rabattus, un panier sur la tête et des bottines de cuir avec des semelles de deux pouces. A la bonne heure, elles jouissent de la campagne, s'y épanouissent à leur aise, il est vrai qu'elles sont si jolies que leur simplicité est presque une coquetterie. Le soleil en brunissant leur teint leur a donné le velouté de la pêche mûre, la ceinture qui retient la blouse a cinquante centimètres de tour, et dans les bottines clubalpin se cache mal une cheville fine et élégante. La nichée jacasse avec l'amie prisonnière sur le *Steam-baot*, des rires à moitié étouffés montent comme un chant d'alouette; mais nous reparons: Adieu, à cet hiver! Les mouchoirs s'agitent, les baisers pleuvent, et les oiseaux s'envolent.

Mais le chemin se resserre peu à peu, la montagne semble vouloir nous étouffer tant elle nous presse, des grottes nombreuses, profondes, inaccessibles la traversent de part en part. Ateliers redoutables où retentissaient les marteaux cyclopiens, au temps où les cyclopes avaient de l'ouvrage. Aujourd'hui ces antres déserts sont muets et soutiennent de leurs voûtes gigantesques le fort de Pierre-Châtel. Un clairon nous salue au moment où nous franchissons la redoutable passe. Ce chant français qui semble descendre du ciel nous épanouit le cœur: c'est la voix de la patrie qui veille.

Et maintenant, nous quittons le fleuve majestueux pour entrer dans le canal. Ici, ce ne sont plus les vastes horizons, les montagnes agressives, les cimes orgueilleuses; des moulins antiques avec leur armature compliquée, recouverte de mousses, dans un paysage flamand; plus loin une forgo en pleine activité; les flammes donnent des airs de démons aux paisibles ouvriers qui rôtissent à leur ardeur; ici des planches résineuses exhalant un parfum délicieux et que traînent lentement des taureaux, liés au joug; une femme trait des vaches, des enfants se roulent sur l'herbe épaisse. L'eau reflète en tremblant ces scènes pastorales, et la teinte rousse un peu mélancolique répandue sur le paysage me rappelle certaines toiles de Ruysdaël, si charmantes et si vraies.

Pendant que je me perdis dans l'admiration de ce joli canal, l'orage s'est amoncelé sur notre tête, orage prompt et terrible comme ceux qui se forment dans les pays de montagnes. Le vent se lève avec fureur comme éveillé par le bruit de notre pauvre machine, le tonnerre zèbre de sa ligne de feu le fond gris, bientôt noir, de notre horizon. Réfugiés au centre de la tente qui nous protège imparfaitement contre la pluie échevelée qui balaie le pont, nous admirons cette belle horreur. Le lac, dans lequel nous entrons en longeant les côtes pour éviter le fort de la tempête, reste bleu et transparent malgré le ciel de plomb qui semble vouloir s'abîmer dans ses flots; l'écume blanche qui court sur la crête des petites vagues irritées retombe en pluie avec un bruit crépissant, et quand les éclairs déchirent la nue nous apercevons à leurs feux violacés la dent du chat dont la base dépasse un tourbillon, tandis que sa cime se dresse menaçante et superbe.

Poussés par le vent, ballotés par les flots, nous pouvons redire les vers du grand poète qui a chanté ce beau lac tantôt paisible, tantôt furieux, image trop réelle de ses joies et de son amour:

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle, emportés, sans retour,
Ne pourrons-nous jamais, sur l'Océan des âges,
Jeter l'ancre un seul jour!

Enfin, voici le port! Il tombe des torrents d'eau, le fracas du tonnerre empêche qu'on s'entende; une voiture pourtant se risque dans cette tourmente. — Nous voici à table, un petit tête-à-tête dans la salle de l'hôtel brillamment éclairée, mais déserte à cause de la saison et de l'heure avancée. Vite un bon lit, je veux me lever de bonne heure pour voir le plus possible de ce beau pays.

En m'éveillant au matin, je risque un œil curieux dans une glace qui reflète le ciel: il est d'azur, l'orage d'hier n'était qu'une coquetterie savoyarde. Nous déjeunons à l'anglaise avec des tartines de beurre au miel dans du thé crémeux, et en route! Allons à pied, je veux marcher, car

j'ai encore le roulis du bateau dans la tête. On nous a parlé des gorges de Lierroy; nous nous dirigeons de ce côté, car toutes les fois que j'apprends qu'il y a des gorges où je passe, il faut que j'y aille voir; c'est une de mes faiblesses.

Nous prenons la route de Genève et je me sens des ailes aux talons. Médiocre le paysage: à part la dent du chat, remise à neuf par l'orage d'hier, et une autre dent dont j'ignore le nom, il n'y a rien à regarder; je grapple un brin dans une vigne, au grand scandale de l'intègre magistrat, et nous arrivons aux moulins de Gresy, sans trop nous apercevoir de nos cinq kilomètres.

Une vieille femme nous donne des cartes pour entrer dans la galerie qui longe le torrent à mi-hauteur. L'eau se précipite à nos pieds dans son lit de rocher, des vignes sauvages en tapissent les parois; un peu à gauche, une pierre tombale, où brille un *H couronné*, se dresse au milieu des flots. Mon cœur se serre, je connais la triste histoire qu'elle raconte:

Un jour, la reine Hortense vint, entourée de sa maison, visiter le Lierroy. On en admirait la grâce sauvage, on causait, on riait, tout en passant d'un bout à l'autre, sur les immenses dalles qui lui servent de lit. Les eaux étaient basses, des mousses glissantes recouvraient par endroits ces roches plates, entre lesquelles ce torrent s'est creusé d'étroits et profonds couloirs où il se précipite avec violence, même quand la sécheresse découvre la partie supérieure de son lit. Tout à coup, un cri aigu se fait entendre; la reine Hortense effrayée, se retourne et voit disparaître dans un de ces ravins sans fond, son amie, la baronne de Broc; la mort la prit au milieu d'un sourire, dans tout l'épanouissement de sa beauté. « O vous, qui vous penchez sur ces abîmes, dit l'épithaphe, n'avancez qu'en tremblant; songez à ceux qui vous aiment. »

Le torrent jaloux ne voulut même pas rendre la jeune dépouille, elle dort au fond des eaux. Une source qui filtre du rocher, en face du monument funèbre, tombe goutte à goutte avec un bruit si doux et si triste qu'elle semble pleurer la morte. Je frissonne, cette insouciant jeunesse attire la mienne dans le gouffre, heureusement que je me serre contre le bras de mon cher mari, en lui recommandant de bien me tenir, et nous nous engageons dans les gorges en suivant la galerie qui mène au yacht.

Il fait presque noir dans ce défilé, un froid glacial vous enveloppe, et le fracas du torrent qui se brise contre les murs de sa prison couvre le bruit des voix. Sur le plancher tremblant qui nous sépare de l'abîme, nous trouvons très peu de chose, et pourtant on est heureux de se sentir au milieu de ce chaos, tout captive dans cette gorge sauvage et tourmentée.

Une fois les chutes dépassées, on s'embarque pour continuer le voyage qui devient ravissant. Le jour mystérieux filtre au travers des grands

arbres étagés aux flancs de la montagne, il éclaire parcimonieusement le magique tableau qui, peu à peu se déroule devant nos yeux charmés. C'est la retraite d'une ondine, ce palais de verdure où l'eau chante en caressant ses bords. J'aperçois dans l'ombre des grottes humides son voile vert qui s'accroche aux parois du rocher, et j'entends ses soupirs quand je passe.

Pauvre petite nymphe, qui vivait dans l'enchantement de sa solitude, qui allait tendre ses mains à la cascade pour les secouer ensuite, toutes ruisselantes de gouttes diamantées, sur les grandes fougères! Elle courait sur l'abîme, et les troncs moussus jetés par la tempête d'une rive à l'autre, servaient de pont à la joyeuse fille; l'eau bouillonnait en s'échappant de son urne de cristal, et un doux murmure berçait le sommeil de la paresseuse quand, suspendue aux lianes complaisantes, elle s'endormait. Hélas, l'ondine pleure maintenant, son mystère est profané, et ses eaux se troublent tandis que la vapeur du yacht souille la frange de sa robe verte; nous causons et la sauvage répète avec inquiétude des mots qu'elle ne comprend pas: pauvre petite que je te plains!

Peu à peu, les rives s'écartent, le jour pénètre, il resplendit sur la cascade qui s'élançe du haut de la montagne, une manœuvre de l'équipage nous permet de contempler un instant le petit lac où nous venons d'entrer, puis nous continuons notre route. Peu à peu, la gorge s'ouvre, les berges s'aplanissent, les horizons glauques s'effacent derrière nous, et nous rentrons dans la réalité. Un barrage, horreur! un port et un quai, profanation! Puis la route, une voiture, de la poussière, un bon déjeuner. Oh! que la vie est méprisable!...

Et les élégances, me diras-tu, les malades qui s'amuse, les biens portants qui se soignent? Voyons, qu'ai-je vu? Rien de très nouveau; des hommes chaussés avec des galères, laproue au vent; des rubans roses, bleus ou verts, à leurs chapeaux, des vêtements trop courts et trop justes, mais si contents d'eux!...

Les femmes vêtues de soie et de dentelles avec des pardessus de limousine, des manches courtes et pas de gants dans la rue, des souliers de peau claire, blancs, gris, jaunes et des bas foncés; des tailles basses, remplaçant les bustes en pots de fleurs des années passées; des chapeaux pointus et un petit accent provençal qui donnait du brillant aux yeux et du piquant au sourire de toutes ces jolies brunes.

Mais le train n'attend pas; nous voici en route pour le retour: un coup d'œil en courant, pour le petit château de Châtillon, qui garde l'entrée du lac, et voudrait bien qu'on prit au sérieux ses tours et ses meurtrières; encore des montagnes, toujours des vallées; une ville manufacturière, et c'est fini! renonçons à dépeindre, mais non pas à nous aimer, c'est la consolation. YVONNE.

Pour copie conforme: C. DE LAMIRAUDIE.

PENSÉES ET MAXIMES

La religion est une mère; on la quitte au premier succès, elle vous attend à la première larme.

Rien n'assure mieux le repos du cœur que le travail de l'esprit. (Lévis.)

Se résigner, c'est mettre Dieu entre la douleur et soi. (M^{me} Schwetchine.)

Il y a des gens auxquels il ne manque pour être sans défauts que de ne pas se croire parfaits.

DEVINETTES

ÉNIGME

Je suis bon ou mauvais, soit selon la nature,
Soit réformé par l'éducation;
— Sans moi l'esprit, le talent, la tournure,
Sont de peu de ressource en mainte occasion.
— Gros ou petit, de toute imprimerie
Je suis encor l'élément essentiel;
Et je répands esprit et vie
Ou distille un poison mortel.

CHARADE

Si quelqu'un a la tête à mon premier,
Il montre bien peu de sagesse.
— Se délecter de mon dernier,
C'est avoir dans le goût peu de délicatesse.
— Pour mon entier, élégant et léger,
Remplissant dans vos mains le rôle du zéphyre,
Il aide un à *parte*, dissimule un sourire,
Et décida jadis du sort d'Alger.

RÉBUS



Explication des vers inachevés de Septembre : *Pervenche, fleuris, penche, flétris, cache, noisetiers, tache, églantiers.*

Explication du Rébus : *La mort n'épargne personne en ce monde.*

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 48, rue Vivienne.